



المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية
ⵎⴰⴷⵓⴷⴰ | ⵜⴰⴳⴷⵓⴷⴰ
INSTITUT ROYAL DE LA CULTURE AMAZIGHE

ⵎⴰⴷⵓⴷⴰ

Asinag

ⵝⵓⵍⵓⵎⵓⵙⵉⵏⵓⵙ - *Asinag*

Revue de l'Institut Royal de la Culture Amazighe
Numéro 10 – 2015

ⵝⵔⵉⵙ-Asinag est une revue scientifique et culturelle marocaine dédiée à l’amazighe avec ses composantes linguistique et civilisationnelle. Elle est plurilingue et multidisciplinaire et comprend des dossiers thématiques, des articles, des entretiens, des comptes rendus, des résumés de thèses, des créations littéraires et des chroniques bibliographiques. La revue *ⵝⵔⵉⵙ-Asinag* est dotée d’un comité scientifique et ouverte à la communauté scientifique nationale et internationale.

© IRCAM
Dépôt légal : 2008 MO 0062
ISSN : 2028-5663
Imprimerie El Maârif Al Jadida – Rabat 2015

Sommaire

Présentation	7
Karim Bensoukas Expressing ownership in tashlhit: Phrasal affix(ation) vs. bound word(hood)	11
Jamal Jabali La traduction de la littérature orale amazighe : quel modèle traductionnel ?	39
Gérard Pucheu Notes sur la parole sifflée en usage dans le Haut-Atlas marocain. Premières observations	51
Comptes rendus Jorge Onrubia-Pintado : Les agadirs de l'Anti-Atlas occidental. Atlas illustré d'un patrimoine culturel du Sud marocain de Herbert Popp, Mohamed Aït Hamza et Brahim El Fasskaoui	67
Karim Bensoukas : Manuel de Conjugaison Amazighe (ⵜⴰⵎⴰⵣⵉⵖⵜ / ⵉⵎⵓⵏⵉⵙⵜ / ⵉⵎⵓⵏⵉⵙⵜ), co-authored by R. Laabdelaoui, A. Boumalk, E. M. Iazzi, H. Souifi, and K. Ansar (with the collaboration of F. Boukhris)	71
Résumés de thèses	81

Présentation

Le présent numéro de la revue *Asinag*, à l'instar des précédents, est dédié certes à la culture amazighe et aux questions y afférentes ; mais il s'en distingue par sa teneur exclusivement variée, en ce sens qu'il ne contient pas de dossier thématique. Les études et articles qui y sont réunis ont ceci en commun : ils donnent à lire les réflexions d'auteurs et chercheurs de divers horizons scientifiques, animés par le souci d'apporter une contribution significative à la recherche sur l'amazighe, dans ses aspects linguistiques, culturels et écologiques.

Cette livraison regroupe neuf articles traitant de thèmes diversifiés et rédigés en arabe, en français ou en anglais. Le volet en langue arabe contient six contributions relevant de plusieurs champs disciplinaires. Ainsi, dans son article sur l'identité nationale dans le texte de la Constitution, Ali Mouryf examine-t-il certains aspects de la mutation accusée par les fondements de l'identité marocaine, ainsi que leurs interprétations possibles au vu des changements sociopolitiques actuels. L'étude emprunte l'approche comparative entre deux textes de la Constitution du Royaume, celui de 1996 et celui de 2011.

Dans le même environnement thématique de l'identité, et dans son article consacré à « l'image de l'Amazighe à travers la carte postale », Brahim Hasnaoui se penche sur la représentation de la culture et de la société marocaines chez l'Autre. Pour ce faire, l'auteur appuie son étude sur l'examen d'un corpus de cartes postales dont le contenu dénote manifestement les préjugés qui sous-tendent, dans la vision de l'Occident, la représentation de l'image de la femme amazighe, avec toutes ses dimensions réalistes et esthétiques. Il conclut au constat de l'évacuation, dans cette représentation, de toute objectivité ou neutralité, tellement elle confine la culture marocaine dans une conception d'objet de séduction, d'exotisme, de féerie et d'aventure.

Dans le domaine de l'éducation et de la formation, l'article de Benaïssa Ichou se rapporte aux connaissances des enseignants de la langue amazighe, à leurs points de vue, à leurs croyances et à l'impact de ces facteurs sur le perfectionnement de leur rendement professionnel. Ainsi, porte-t-il l'accent sur la précision de certains concepts en rapport avec le sujet, en mettant à contribution une somme de données du terrain, relevées lors de sessions de formations dispensées aux enseignants de l'amazighe. En fondant ses analyses et discussions sur les résultats desdites données, l'auteur formule des observations sur la vision des enseignants quant aux contenus de la formation et de l'encadrement.

Revisitant l'histoire du Maroc antique, S. Mohammed Alaioud lui consacre un article intitulé « La Mauritanie occidentale, du Royaume autonome au règne romain », en s'intéressant à une période importante de l'Histoire du Maroc antique

qui a connu des vicissitudes politiques et militaires, entre le pays des Maures et l'Empire romain, dans le contexte de la politique de la mainmise hégémonique sur l'ensemble des zones du bassin méditerranéen. Dans cet article, sont présentées des données révélatrices sur les facteurs politiques, militaires et économiques qui ont déterminé et orienté les événements en faveur de l'occupation directe du pays des Maures par les Romains. Dans ce contexte, la récurrence des affrontements provoqués par les tribus a joué un rôle déterminant dans l'évacuation d'une grande partie du territoire occupé. Avant l'abandon définitif du pays, la présence romaine se limitait à la zone située au nord de l'Oued Loukous.

Dans le même registre de l'Histoire du Maroc, l'article de Qacem Al Hadek aborde la question de la résistance des chefferies darqaouies amazighes contre l'invasion française, à travers l'exemple significatif de Sidi Ali Amhaouech, qui fut, de par son obédience soufie (Derqaoui) et ses vellétés de résistant farouche, le fer de lance de la Résistance dans la zone du Sud-Est marocain. L'auteur met en évidence les circonstances et les aléas de ces chefferies, tant au plan stratégique qu'au niveau de leurs rapports avec d'autres Résistants, lors des batailles dirigées pendant les premières décennies contre l'occupant français.

En matière d'écriture et d'édition, chez les Amazighes, Ahmed El Mounadi, dans un article sur le manuscrit amazighe à la bibliothèque de l'Université de Leiden (Pays Bas), fait le point sur l'importance que recèle la masse impressionnante de manuscrits dont regorgent les bibliothèques publiques et privées, tant au Maroc qu'à l'étranger. Il met également en exergue la trajectoire du manuscrit qui part du Maroc vers l'Europe, et procède à un recensement des textes du fonds de la bibliothèque visitée en les classant par domaines et thèmes.

La partie rédigée en langues étrangères contient trois articles, un en anglais et deux en français. La contribution en langue anglaise s'inscrit dans le cadre de la linguistique amazighe, Il s'agit de l'article que Karim Bensoukas a consacré à l'étude morphologique et syntaxique des expressions de la possession par le biais des morphèmes « *bu, mm* » (*bu tgmmi, bab n tgmmi* : celui de/propriétaire de la maison). L'auteur conclut à l'hypothèse que ce modèle de formations nominales témoigne de l'existence de plusieurs possibilités de constructions nominales en amazighe (variante tachelhit).

De son côté, Jamal Jabali, aborde le thème de la traduction de la littérature orale amazighe et ce qu'elle implique comme questions relatives au concept de la traduction littéraire, lequel constitue le focus de l'approche et de la méthode adoptée par l'auteur. L'analyse a pris comme texte d'application une traduction par M. Khair-Eddine d'un poème de Ali Sidki Azaykou.

La contribution de Gérard Pucheu rend compte d'une expérience de terrain. Il s'agit de l'étude de la langue sifflée dans le Haut-Atlas marocain. Son enquête lui a confirmé l'existence d'une parole sifflée vivace en milieu pastoral, connue aussi bien des enfants que des adultes et transmise d'une génération à l'autre. Il rappelle,

par ailleurs, que les Iles Canaries ainsi que le pourtour méditerranéen connaissent ce phénomène.

Dans la rubrique *Comptes rendus*, sont livrés trois contributions. Le premier texte (en arabe), dû à Mohammed Yasser El Hilali, présente une lecture de l'ouvrage de Mohammed Hakki : *L'attitude vis-à-vis de la mort au Maroc et en Andalousie au Moyen Age*. Le deuxième (en français), un compte rendu de Jorge Ounrubia Pintado, traite l'ouvrage de H. Popp et al. : *Les agadirs de l'Anti-Atlas occidental. Atlas illustré d'un patrimoine culturel du Sud marocain*. Le troisième texte (en anglais), un compte rendu également de Karim Bensoukas, porte sur l'ouvrage de Rachid Laabdelaoui et al. : *Manuel de conjugaison amazighe (adlis n usfti n tmaziyt)*.

Dans la rubrique *Résumés de thèses*, deux thèses de Doctorat, soutenues en 2014, sont présentées par leurs auteurs. La première, en français, soutenue par Mustapha Sghir à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines Saïs-Fès, s'intitule : *Essai de confection d'un dictionnaire monolingue amazighe : méthodologie et application, Parler de la vallée du Dadès (Sud-Est du Maroc)*. La seconde, en arabe, soutenue par Jaouad Zarrouqui à Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Meknès, porte le titre : *La femme et la poésie amazighe dans le Moyen-Atlas : collecte et étude*.

La direction et le Comité de rédaction tiennent à adresser leurs vifs remerciements à toutes les personnes qui ont pris part à la réalisation de ce numéro : Elkhatir Aboukacem, Mohamed Adiwane, Omar Afa, Abdesslam Aquelmoun, El mahfoud Asmhri, Ali Bentaleb, Mohamed El Moubakkir, El Houssaïn El Moujahid, Abdesslam Khalafi, Allal Lakhdimi, Abdelhak Qribi, Mohamed Majdoub, Bachir Tahali et Hassan Taleb.

ⵜⴰⴳⴷⴰⵏⵜ ⵜⴰⵎⴰⴷⵉⵏⵜ Asinag

Expressing ownership in tashlhit: Phrasal affix(ation) vs. bound word(hood)*

Karim Bensoukas
CLEMS Laboratory, FLHS, UM5-Agdal, Rabat

En tachelhite, bu(tgm̄mi) et bab (n tgm̄mi) expriment le sens de ‘propriétaire de (la maison)’ respectivement par affixation et par périphrase. Ces noms n’ayant pas reçu de traitement adéquat dans la littérature sur l’amazighe, nous nous attèlerons aux détails de leur morpho-syntaxe, tout en accentuant l’existence d’affixe syntagmatique et de mot lié dans la langue. Nous passons également en exergue les défis que pose ce type de formation pour l’hypothèse de l’intégrité lexicale ainsi que pour la contrainte qui bannit les syntagmes à l’intérieur des mots. D’un point de vue typologique, nous postulerons ultimement que ce mode de formation nominale révèle l’existence d’une morphologie légèrement polysynthétique en tachelhite.

1. Introduction

In Tashlhit, the meaning of ‘owner of’ is expressed morphologically in two ways, one periphrastic and the other affixational. An example of the first means is the multi-word expression *bab n tgm̄mi* ‘the owner of the house’. Corresponding to this

* For discussing with me some of the issues related to the data presented here, I would like to thank Nourddine Amrous, Abdallah Boumalk, Youcef Hdouch, Hssein Khtou, and Rachid Laabdelouai. For their comments, I would like to thank the participants and audience at the conference *Études et recherches en linguistique et littérature amazighes: la mesure du sens et le sens de la mesure*” (Colloque international en hommage au professeur Miloud Taifi), FLSH, Saïs-Fès, April 25-26, 2013, where some of the materials contained herein were presented. I remain responsible for any errors of fact or analysis contained in this paper.

expression meaning-wise is the non-periphrastic form *butgmmi*, consisting of the morpheme {bu+} and the noun *tigmmi*, the leftmost vowel of which disappears in Construct State. This type of nouns has, to our knowledge, not received due attention in the literature on Amazigh linguistics, except for a few sporadic mentions (Applegate, 1958; Chami, 1979; Elmoujahid, 1981, 1997; Galand, 2010; Sadiqi, 1997; Boukhris et al, 2008). In fact, there seems to be a tacit assumption in the literature that this type of formation is at best marginal, which is suggested by two facts: (i) the studies devoted exclusively to nominalization tend not to deal with this type of nouns, and (ii) those that mention it do so only in passing. One reason why this type of nouns is not at all marginal, to say the least, is that bu-noun formation is extremely productive, making significantly large the potential number of items concerned.

In this paper, we will scrutinize the two ownership expressions and discuss the issues they raise. Central to this paper is the status of the elements {bu+} and {bab} in these constructions. {bab} subcategorizes a Prepositional Phrase (PP), which aligns it with nouns in the language. Its never standing alone, however, does reveal some sort of bound behavior, hence our treating it as a bound word. Our proposal also consists in treating {bu+} as a derivational affix, given that it never stands alone. The first salient aspect of {bu+} is its full productivity. Theoretically attaching to any noun construction, {bu+} gives rise to the discrepancy between full productivity and derivational status. The bu-noun constructions do additionally reveal complex morphological and syntactic behavior, raising two issues regarding the interface between morphology and syntax. First, by subcategorizing for a fully-fledged inflected noun, {bu+} challenges Greenberg's Universal 28, stipulating that inflection is outer to derivation (Greenberg 1963:93). Second, the affix {bu+} does at times attach to a quite syntactically complex Noun Phrase (NP). This challenges both the Lexical Integrity Hypothesis, which stipulates that "the syntax neither manipulates nor has access to the internal structure of words" (Anderson, 1992:84) and the No Phrase constraint (originally in Botha, 1983; cited in Spencer, 2005), which stipulates that "no phrase may appear within complex words." We will suggest that this calls for treating {bu+} as a special affix, a phrasal affix.

The remainder of this paper is organized as follows. § 2 gives the basic facts about the expressions of ownership in Tashlhit, while § 3 provides a review of the relevant literature. In § 4, concern will be with the morphological and syntactic issues presented by expressions of ownership, especially bu-nouns. Attempts to categorize {bab} and {bu+} elements will be made. The typological consequences of the behavior of {bu+} are explored in § 5. Then we conclude.

2. Expressing ownership in Tashlhit: Basic facts

We provide a general background on bu-noun constructions (buN hereinafter) and their periphrastic bab n-noun counterparts (bab-N hereinafter). More detail will be provided concerning the internal word structure of buNs, their semantics and their phonology. An aspect that will be established in this section is the nominal status of buNs and bab-Ns.

2.1. bu-noun constructions

2.1.1. The internal word structure of bu-nouns

The affix {bu+} attaches before a noun. The resulting buN construction expresses the literal meaning ‘the one with+meaning of noun’ as shown in (1).¹ This process is very productive, affecting words that are native (1a) and borrowed (from Arabic (1b) and French (1c)).²

(1) a-	bu+agajju	buwgajju	‘strong-headed person’
	bu+aɣɣu	buwɣɣu	‘the one who sells butter-milk’
	bu+anu	buwanu	‘owner of the well’
	bu+urti	buwurti	‘owner of the orchard’
	bu+imi	bijmi	‘someone with a big mouth’
b-	bu+zzriɣa	buzzriɣa	‘seller of nuts/dried fruit’
	bu+ɣɣlliz	buɣɣlliz	‘layer of tiles’
	bu+ɣɣfnɣ	buɣɣfnɣ	‘doughnut seller’
c-	bu+laɣɣall	bulaɣɣall	‘owner of the gymnasium’
	bu+labattri	bulabattri	‘drummer’
	bu+libitiz	bulibitiz	‘one who messes around’

In the morphology of buNs, we will be distinguishing between two types of nouns to which we will refer, for descriptive convenience, as the ‘inner’ noun and the ‘outer’ noun: The inner noun is the noun to which {bu+} attaches, while the outer noun is the entire buN combination. Deferred until § 2.1.3 below is the phonology of buNs, which some of the items in (1a) display.

Inflectionally, buNs are quite complex, with both inner and outer noun showing alternations (2). The affix {bu+} has a feminine counterpart, namely {mmu+} (also pronounced [mm] in some other dialects of Tashlhit). In addition, buNs have both a masculine and a feminine plural form, expressed with {id+} and {istt+}, respectively, concatenated before {bu+} and {mmu+}. In addition, the inner noun

¹ Since the actual meanings associated with buNs can be diverse, our glosses are to be taken just as indicative. See § 2.1.2 for more details on the meanings conveyed by buNs.

² The transcriptions used in this paper have their conventional IPA values, except for pharyngealization, which is transcribed with a dot underneath the segment in question. Gemination is rendered by doubling the consonant. The original transcriptions in the references have been adapted to the transcription protocol in this paper. We will also be using the following abbreviations: sg.=singular; pl.=plural; masc.=masculine; fem.=feminine; N=noun; NP=Noun Phrase; PP=Prepositional Phrase; CS=Construct State; FS= Free State.

may be marked for the morphosyntactic categories of gender or number the way ‘normal’ nouns are.

(2) a- Singular buN ‘the one with the head(s)’

<i>Masc. sg. inner N</i>		<i>Fem. sg. inner N</i>
Masc.	buwgajju	butgajjut
Fem.	mmuwgajju	mmutgajjut

<i>Masc. pl. inner N</i>		<i>Fem. pl. inner N</i>
Masc.	bijg ^w jja	butg ^w jja
Fem.	mmijg ^w jja	mmutg ^w jja

b- Plural buN ‘the ones with the head(s)’

<i>Masc. sg. inner N</i>		<i>Fem. sg. inner N</i>
Masc.	idbuwgajju	idbutgajjut
Fem.	istmmuwgajju	istmmutgajjut

<i>Masc. pl. inner N</i>		<i>Fem. pl. inner N</i>
Masc.	idbijg ^w jja	idbutg ^w jja
Fem.	istmmijg ^w jja	istmmutg ^w jja

A compulsory marking on the inner noun in buN constructions is that of the Construct State (CS), a case marking. The term CS is used in Amazigh studies to refer to the form the noun also takes when it is a post-verbal subject, the object of a preposition or the complement of a numeral (Basset, 1932; Chaker, 1988; Elmoujahid, 1982; Guerssel, 1983; Jebbour, 1991; Saib, 1982 among others). CS is in contrast with the Free State (FS), with which it is in complementary distribution. Generally, CS morphology consists in having the initial vowel [a] of masculine singular nouns replaced by [u] (agajju → ugajju). In feminine nouns, CS forms simply delete the initial vowel, both in singular and plural forms (FS tagajjut/CS tgajjut; FS tig^wjja/CS tg^wjja).³ We will return to this characteristic in § 4.2.1.

³ In a class of special nouns, the masculine singular vowel is maintained in the CS, whose vowel appears as a glide [w] instead, as in FS anu/ CS wanu ‘well’ and FS urti/ CS wurti ‘orchard’. Note that the feminine CS form of these nouns keeps the initial vowel (tanut and turtit).

It should be pointed out that there are further complex aspects of buNs and bab-Ns which have not been raised in the literature and which we believe to require serious investigation. We will return to these in § 4 and § 5 below.

2.1.2. The semantics of bu-noun constructions

Meaning-wise, we may contend, at the risk of oversimplifying, that {bu+} expresses the generic notion of ‘the one with X’, where X stands for any noun, as in bulmal ‘the rich one (literally the one with money)’. In this respect, it is opposed to the generic meaning ‘the one without’, expressed by war in warlmal ‘the poor one (literally the one without money)’, and its feminine counterpart tar in tarlmal, for example.⁴

Nevertheless, buNs may express more specific meanings. buNs are used to express ownership, personal characteristics, and professions (3). In addition, some buNs have shifted to the domain of lexicalized words, others once used as nicknames have become proper nouns, and others yet are used idiomatically (4).

(3) Meanings associated with buNs

- a. Ownership: butgmmi (bu+house), butfunast (bu+cow)
- b. Profession: buwuna (bu+wells), butammnt (bu+honey), butijni (bu+dates), bijlman (bu+fish), buyrum (bu+bread), bijlmawn (bu+skins (of animals))
- c. Personal characteristics: bulmal (bu+money), butfustt (bu+small hand), bijbafiln (bu+big feet), bustta (bu+six (fingers)), bijjmi (bu+mouth), buwḥlig (bu+belly), butmzzuyt (bu+small ear), butamartt (bu+beard), buwmggrd (bu+neck)

(4) Lexicalized bu-nouns:

- a. Proper nouns:

i- Personal names:

buwḍaḍ (bu+finger), buwmzzuy (bu+ear), buwfus (bu+hand), buwḡaras (bu+way), butgajjut (bu+small head), bulḥja (bu+beard), buwulli (bu+livestock), bijzddign (bu+flowers), bijzmawn (bu+tigers), bijzgarn (bu+cattle), bijzran (bu+stones)

ii- Toponyms: buwargan, buwabuḍ, bijkarran, bijg^wra, bijzakarn, bijgudijn

iii- Animal names: butagant ‘boar’, buttgra ‘turtle’, bumḥnd ‘hedge-hog’, butfala ‘viper’, busskka ‘snake’

iv- Insect names: buzzylal ‘snail’

v- Illness names: butllis ‘sight problem (inability to see in dim light)’

vi- Plant names: buqsas ‘kind of parasitic plant’

⁴ It is worth mentioning in this respect that {war+} does not enjoy the same extent of productivity as {bu+} does.

b. Idiomatic expressions/euphemisms:

i- Idiomatic expression: bijgg^wrdan ‘jail (literally the one with fleas)’

ii- Euphemism: butmyarin ‘womanizer (lit. the one with women)’, buddrrit ‘pedophile (lit. the one with children)’

The buNs directly relevant in the present context are in (3a), those expressing ownership. Nevertheless, we will be interested in the remaining buNs as well, and most specifically in the complexities in the morphological make-up of these nouns, and what will be said later qualifies over these, too. The remainder of buNs have commonalities with (3a), but they may as well display differences. We do not pursue this matter here.⁵

2.1.3. The phonology of bu-noun constructions

The buNs in (1) and (3) above exhibit two processes. The first process is glide formation. With vowel initial nouns, {bu+} brings in another vowel, as in /bu+agajju/ ‘bu+head’ and /bu+aɣɣu/ ‘bu+butter-milk’. These inner nouns are required to have an initial {u+}, the mark of the CS, which results in a sequence of two vowels *[uu]. This hiatus is resolved through turning the second vowel into the glide [w], and the two buNs are pronounced [buwɣajju] and [buwɣɣu].⁶

The second process is where the vowel of {bu+} assimilates the features of the following vowel [i] (bu+i → bi+i; bi+i → bij). There are two cases: (i) singular nouns with an initial [i] and (ii) plural nouns, generally having an initial [i] as well. Note that glide formation takes place here, too, with the second [i] changing into a glide [j]. Examples are /bu+imi/ ‘bu+mouth’ and /bu+islman/ ‘bu+fish (pl.)’ pronounced [bijmi] and [bijslman], respectively.

To sum up, the primary aim of this section has been to describe the phonology of buNs focusing on the processes that take place. Also interesting are the phonological processes that fail to take place, an aspect which will gain more importance in the analysis later (see § 4.1).

2.2. bab-Ns: Periphrasis in expressing ownership

A very interesting quirk is that Tashlhit buN meaning ‘the owner of’ has a parallel that is periphrastic. Haspelmath (2000:654) states that “the term periphrasis (from Greek periphrasis ‘paraphrase, circumlocution’), in its most general sense refers to the use of longer, multi-word expressions in place of single words...” In its narrower sense, periphrasis refers to “a multi-word expression...used in place of a

⁵ A note is in order concerning the gender and number of buNs in (4). Logically, [mmu] is not to be attested in personal names. In the Tashlhit areas, a patriarchal mode of social organization is prevalent, so children generally take their father’s name. We know of no exceptions.

⁶ Some Tashlhit dialects resolve hiatus through deleting one of the vowels, so that the word buwɣajju is pronounced as bugajju, and mmuwɣajju as mmugajju. This poses the further issue of which vowel is deleted, the [u] of {bu+} or that of CS.

single word in an inflectional paradigm...” The example of the comparative form of beautiful is provided as a periphrastic inflection (more beautiful/ *beautifuler). In the same vein, Spencer (2006:287) says that “the term ‘periphrasis’ is most commonly used to denote a construction type in which a grammatical property or feature is expressed by a combination of words rather than a single (inflected) word form.” Spencer adds that periphrasis can refer to structures that contain many words, giving among others the example of particle verbs such as make up (a story). Spencer (2006:293) concludes that periphrasis is different from syntax in that periphrastic constructions express grammatical properties or are used derivationally. Although periphrasis uses multiword expressions, it closely interacts with morphology either paradigmatically or ‘allomorphically’.

Periphrastic ownership nouns in Tashlhit consist of masculine {bab}, which corresponds to {bu+}, or feminine {lal+}, corresponding to {mmu+}. In bab-Ns, the inner noun is obligatorily preceded by the preposition [n] ‘of’ and is in the CS. Examples are provided in (5). A point worth noting is the status of the forms {bab} and {lal}, which cannot stand alone. This probably is consonant with these forms being bound words/roots. They cannot be considered affixes as they require a prepositional phrase (henceforth PP) to complement them, which makes them behave more like independent nouns.

(5)

		<i>bu+tigmmi</i> ‘house’	<i>Periphrastic construction</i>
Masc.	Sg.	butgmmi	bab n tgmmi
	Pl.	idbutgmmi	idbab n tgmmi
Fem.	Sg.	mmutgmmi	lal n tgmmi
	Pl.	isttmmutgmmi	isttlal n tgmmi

Both the masculine and feminine of the periphrastic forms have a plural form, [idbab] and [isttlal], respectively. {id+} and {isst+} are always concatenated with respect to bab/lal n-nouns, rather than behaving in a replacive morphological fashion, which is reminiscent of the pluralization of buNs. Another characteristic of buNs that holds for bab-Ns is the complex inflectional patterns of the inner noun. As these have been established in (2) above, we do not dwell on them; rather, we discuss very briefly some differences that hold between the two constructions.

There are differences that are basic in the present context. One such difference relates to the (in)alienability of the possession expressed by either of the constructions. Inalienable possession refers to items considered to be a part of oneself intrinsically (e.g. body parts), whereas alienable possession refers to the things acquired through one’s life (e.g. objects or possessions). Compare for example:

- (6) a- bu tgm̄mi ≈ bab n tgm̄mi ‘the owner of the house’
 b- buwgajju ≠ bab n ugajju
 ‘the one with the head’ ‘the owner of the head (e.g. of a sheep)’

The two items in (6a) mean more or less the same thing, with {bu+} and {bab} both expressing ownership. In this case, possession is alienable. In (6b), on the contrary, two meanings are expressed: {bu+} expresses inalienable possession, while bab-N expresses alienable possession (the head of an animal, for example, owned by someone). In other words, while {bab} can only convey alienable possession, {bu+} can denote both alienable and inalienable possession. Further differences between the two constructions will be discussed further below.

To sum up, {bu+} takes a fully inflected noun as its base of derivation. The nouns thus obtained may reveal very complex inflections themselves, both on the inner and outer nouns. We have also shown that some of the nouns derived by the addition of such an affix have periphrastic counterparts.

2.3. Nominal status of buNs and bab-Ns

The aim of this subsection is to provide further evidence based on distribution, pronominalization, clefting, and modification that buNs and bab-Ns are indeed nominal constructions. Every time, we will draw a parallel with indisputably nominal forms. In § 3.2.2 below, we deal with buNs whose internal structure is very complex, and the statements in this section apply to such cases, too.

First, we show in (7) that the distribution of buwgajju ‘hard-headed person’ and bab n tgm̄mi ‘the owner of the house’, on the one hand, and that of argaz ‘man’, on the other hand, is the same. In pre- and post-verbal subject position (7a), the three constructions have the same behavior, in this case with respect to the verb form juʃkad ‘he-come-perfective-position particle (here)’. In (7b), we notice the same behavior in object position with the verb form zriy ‘see-perfective-I’. (7c) and (7d) provide further evidence, showing that the noun formations in question behave in a like manner when occurring with the numeral jan ‘one’ and in genitive constructions with tamyart n ‘the wife of’, respectively.

(7) Distributional criteria:

- | | |
|---------------------|------------------------|
| a- juʃkad urgaz | argaz juʃkad |
| juʃkad buwgajju | buwgajju juʃkad |
| juʃkad bab n tgm̄mi | bab n tgm̄mi juʃkad |
| b- zriy argaz | |
| zriy buwgajju | zriy bab n tgm̄mi |
| c- jan urgaz | |
| jan buwgajju | jan bab n tgm̄mi |
| d- tamyart n urgaz | |
| tamyart n buwgajju | tamyart n bab n tgm̄mi |

Pronominalization facts provide the second argument. Once again, buNs and bab-Ns behave the same way as the noun argaz, be it in bound or free pronominalization, as illustrated by (8a) and (8b) respectively:

(8) Pronominalization:

- a- zriy argaz/ zriy buwgajju/ zriy bab n tgmmi
zriy-t
b- madd juʃkan?
argaz/ buwgajju/ bab n tgmmi
nttan

As is clear from (8), the bound pronoun {+t} ‘him’ or the free one nttan ‘him’ replace the nouns argaz, buwgajju and bab n tgmmi. In (8b), in answering the question madd juʃkan? ‘who-here-come-perfective; who came here?’, one can either produce a short answer containing the nouns in question, or one can use the free pronoun nttan.

The third argument comes from a movement operation whereby the nouns we are interested in are subject to clefting. argaz, buwgajju and bab n tgmmi occur in the same place and under the same conditions with ad zriy ‘particle-see-perfective-I; that I saw’:

(9) Clefting:

- a- argaz ad zriy/ buwgajju ad zriy/ bab n tgmmi ad zriy
b- nttan ad zriy

Finally, we consider modification. The nouns that concern us here appear in (10a) with the post-modifying participle iʃzzan ‘be-handsome-sg.’. In addition, the same nouns appear in (10b) with the modifying clause lli sak nniy ‘that-you-tell-perfective-I; that I told you about’:

(10) Modification:

- a- argaz iʃzzan/ buwgajju iʃzzan/ bab n tgmmi iʃzzan
b- argaz lli sak nniy/ buwgajju lli sak nniy/ bab n tgmmi lli sak nniy

The modifiers in (10) come with more structural complexities, to which we will turn in more detail in § 3.2.2 below.

In a nutshell, tests of structure such as distribution, pronominalization, movement, and modification reveal that buNs and bab-Ns behave in a similar fashion to the basic noun argaz. These tests establish this type of constructions as categorically belonging to the class of nouns.

3. Previous treatments of {bu-} and {bab}

In the previous literature, there is no consensus as to the transcription of buNs nor as to the appellation given to the affix {bu+}. Most researchers seem, however, to

agree on characterizing buNs as involving a process of compounding. bab is much easier to deal with given its being a word followed by a PP.

3.1. Transcription

In the previous literature on Amazigh, ownership nouns are transcribed in different ways, and, at times, even in an inconsistent fashion by the same author.

We start with the more general treatments in Applegate (1958), Sadiqi (1997), Boukhris et al. (2008) and Galand (2010). In Applegate (1958:22), the following transcriptions are found: {bu-} and {bab}. However, a certain inconsistency is noted as an individual word is transcribed as a hyphenated word or a single word: bu-mħand ‘hedgehog’ and id bumħand ‘hedgehogs’. bab-Ns are also transcribed with hyphens (bab-l-farħ ‘one who enjoys’). Galand (2010:153) transcribes the affix in isolation as bu-, while buNs have a hyphen as in bu-tkrkas/mm-tkrkas ‘the one with lies; liar, masc./fem’. In Sadiqi (1997:121), buNs are consistently transcribed as two separate words, whether they occur alone or inside sentences: (ii) bu ulli ‘the one with sheep’, bu tmzin ‘the one with barley’; (ii) zriy jan bu ulli ‘I saw a shepherd’, idda bu ulli ‘the shepherd has left’, ggudin id bu ulli luqt ad ‘the shepherds are numerous nowadays’. In their reference grammar of Standard Amazigh, Boukhris et al. (2008:36) write buNs as two separate words.

Second, we review the more detailed and specific treatments in Elmoujahid (1981, 1997). In Elmoujahid (1981:209-210), the affix is transcribed in isolation as bu-/mm-. A buN, however, is transcribed as a single word, a hyphenated word, or two separate words (we assume that a space between two items indicates word division): (i) bumħmmd ‘hedgehog’; bu-jkrkas ‘the one with lies; liar’; (iii) bu thanut ‘the one with the shop’. When pluralized, however, buNs are transcribed as one word separated by a space from id: id bumħmmd, id buthanut. bab-Ns are transcribed as three separate words id bab n tgm̄mi ‘the owners of the house’. In Elmoujahid (1997:133), buNs are transcribed as hyphenated words or two words: bu-tgra/ bu tgra ‘turtle’; mm iyanimn ‘valley name’.

This blatant, unsystematic variation in transcription is most probably due to the difficulty in classifying the affix {bu+}, an issue we return to in § 4.1.

3.2. Appellation and morphological process

The descriptions of buN-formation and the terms relating to {bu+} in the literature on Amazigh linguistics reveal that there is no consensus on the status of {bu+}. One of the early terms we could find is ‘formative prefix’ (Applegate, 1958:22). Chami (1979) refers to {bu+} as an adjectivalizing morpheme (“morphèmes adjectiviseurs”). For Elmoujahid (1981:208), {bu+} (and a few other morphemes) are referred to as derivational monemes (“les monèmes ‘dérivateurs’”) and are attested only in this type of nouns. In Elmoujahid (1997:133), buNs are nominal lexemes, which are most often frozen, and which are formed via the affixation of bound morphemes. Galand (2010:153) refers to {bu+} and other morphemes (like war, gar, u/ajt) as initial terms (“termes initiaux”). Finally, in Boukhris et al.

(2008:36), the term attributive morpheme is used (“morphème à valeur attributive”).

The operation via which buNs are formed has not received unanimity, either. Applegate (1958:18) distinguishes buN-formation and the related bab-Ns: “Another group of derived nouns has been formed by the combination of {bab} ‘owner, master’ with basic or derived noun stems. These may occur as alternants of those formed with {bu+} in many cases... They must be considered compound words, however, for they are formed by the combination of two words rather than a stem and an affix.” For Sadiqi (1997:121-122), buNs are compound nouns, more specifically “synthetic compounds”, on the basis of the absence of a preposition. Like-wise, Elmoujahid (1981:205) notes that buNs are nominal syntemes called compounds (“synthèmes nominaux dits composés”). For Galand (2010:153), buNs are compounds involving a combination of two nouns via a process of ‘juxtaposition’.

Elmoujahid (1997), a work devoted to the morphology and syntax of Tashlhit nouns, seems to us to be the only work that dwelt on buNs. The author treats buNs as being the result of ‘affixal compounding’ (Elmoujahid, 1997:133). Assuming the basic tenets of Word Syntax (Selkirk, 1982), the author claims that these compounds are elements of the category X^0 (Elmoujahid, 1997:134). Referring to typology, the author further comments on the relation between the elements of compounds in buNs as a genitive relation which is synthetic, as opposed to the analytic relation in *azzig n tafukt* “sun-flower”, for example. The author concludes by saying “l’on maintient l’idée que les composés, comme les dérivés, sont formés dans le lexique et projetés en syntaxe avec leur étiquette catégorielle de N^0 .” (ibid.: 136). This amounts to saying that buNs are word-category elements.

However, Elmoujahid, (1997:134) concedes that “la formation des composés est de type syntaxique en ce sens qu’il s’agit de la concaténation de mots qui s’analysent comme des syntagmes. Il va de soi qu’une analyse plus approfondie de ces syntagmes implique généralement l’interaction entre processus morphologiques [sic] et processus syntaxiques que nous n’aborderons pas ici.” At least two comments are in order at this point. First, buNs are treated as phrases and buN-formation is, accordingly, considered syntactic in nature, which is not what the model of morphology espoused in the work would suggest. In addition, the analysis of this type of phrases is not undertaken. This move seems to us to be quite perplexing; it is all the more so given the subtitle of the book, i.e. the Morphology and Syntax of the Noun in Tashlhit (Morphologie et Syntaxe du Nom en Tachelhit).

To sum up, buNs established as N^0 , which clearly sets them apart from phrases. Nonetheless, the complexity is still there, even in works completely devoted to the morphology and syntax of Tashlhit nouns.

3.3. Against compounding in buNs

A strict definition of a compound insists on the fact that the two, or more, parts of a compound are separate words when occurring in a different context. Let’s consider first the definition in Fabb (1988): “A compound is a word which consists of two

or more words.” It is already clear that containing two or more words is a crucial criterion for defining compounds. For the sake of comparison, we consider Bauer’s (2001:695) definition, which states that “a compound can be defined as a lexical unit made up of two or more elements, each of which can function as a lexeme independent of the other(s) in other contexts.” ten Hacken (2000) similarly states that “traditionally, word formation is divided into derivation and compounding...As a starting point for recognizing the two classes, we can assume that a prototypical compound consists of two words, e.g. *book-shop*, and a prototypical derivation of a word and an affix, e.g. *employer*.” (See Bauer (2006) and ten Hacken (2000) for a number of criteria for the recognition of compounds.)

As far as buNs are concerned, there seems to be agreement that buN-formation is a type of compounding (except perhaps the case of Applegate (1958), in which buN-formation is viewed as affixation, while bab-N formation is seen as compounding). First of all, a strict definition of compounding does not apply to buNs, since they do not consist of lexemes that can stand alone in other contexts, especially the {bu+} part, which would mean nothing when used alone, except the abstract meaning any normal affix would be assigned on its own. From another angle, it is not clear to us how the term compounding can be used to characterize buNs while there is not any commitment to a specific model or definition of compounding. A cursory look at the literature immediately reveals that the works dealing with buNs do in fact use the notion of compounding but no discussion of how exactly compounding works or what model of morphology is used to comprehend the phenomenon are to be found.

Now, given that treating buNs as compounds is highly improbable synchronically, it may be possible to envisage this option as a possibility diachronically.⁷ {bu+} in this conception is a separate word that occurs elsewhere in the language. Attractive though this option may seem, it needs confirmation through internal reconstruction or the comparative method. One thing is clear; undertaking historical linguistics in languages without written documents, as is the case with the morphology of Tashlhit, may turn out to be quite exacting. If ever this were possible, {bu+} would be a word that has lost its independent status to become a bound affix through the process of grammaticalization. Further evidence is required to sustain such an assertion.

4. Phrasal affixation vs. bound wordhood

The basic idea in this paper is that expressing ownership in Tashlhit relies on the use of two types of nouns, buNs and bab-Ns, each of which is morphologically complex in its own way. The option we take in this paper is not to consider {bu+} just any type of affix, but a bound, phrasal affix. According to Hanckamer (2004:289), “some things that are phonologically like affixes actually combine

⁷ In this connection, the Arabic origin of the affix {bu+} has been claimed in almost all the references above; however, the morphosyntactic complexity of the affix points in a different direction. Space limitations do not allow us to delve into this.

with phrases,” and the term phrasal affix is used to refer to such units.⁸ This is the way we will characterize {bu+}, and in this section, we will adduce evidence from three areas to support our hypothesis, namely phonology, morphology and syntax. Along the way, we will point out some challenges that buN-formation confronts morphology with. {bab}, on the other hand, is treated as a word on its own, since it can take a PP as a complement. However, because it cannot stand alone, we treat it as a bound root/word (see Packard (2000) and Pirani (2008) and references therein.).

4.1. {bu+} as a phrasal affix: Phonological evidence

Conversely to the processes discussed in § 2.1.3 above, there are two phonological processes that fail to apply to buNs. The major argument of this section is twofold: (i) the inner noun in buNs does not constitute the stem domain in which labial dissimilation takes place, which happens to be a domain smaller than the word; and (ii) {bu+} does not behave as a fully-fledged word, or even a clitic, that would require glide epenthesis in case the following word is vowel initial.

The first process is segmental and is related to hiatal situations. Examples are ones involving the vocative [a] ‘hey’ and a following vowel initial noun or a personal clitic following a vowel final verb. In /a argaz/ ‘hey man’ → [ajargaz] and /ara at/ ‘Write! 2p pl. masc.’ → [arajat], for instance, hiatus is resolved by splitting the two vowels by an epenthetic [j]. This shows that {bu+} does not behave phonologically as a clitic, let alone as an independent word. In /bu+agajju/, the interim surface form is [bu+ugajju], where the hiatus is resolved either through deletion or glide formation, depending on the dialect. Thus, two variants are attested, [bugajju] and [buwgajju], which both show that hiatus is not resolved through j-epenthesis in buNs. This reveals a very special phonological behavior of buNs in that they fail to behave like a sequence of two words or a clitic and a word.

Another aspect of the special behavior of buNs phonologically is their resistance to two related, quite general, featural dissimilation processes. An example of the first process is the alternation affecting the agentive noun prefix, an underlying {m+} (Bensoukas, 1994, 2012a). This prefix dissimilates to [n] whenever the verbal base it attaches to contains a primary labial consonant /b, f, m/, segment adjacency notwithstanding (Boukous, 1987; Elmedlaoui, 1992/1995; Lasri, 1991; Selkirk, 1993, 1995; Bensoukas, 1999, 2004). Examples are amkraz, derived from krz ‘plow’, and ang^wmar, derived from g^wmr ‘hunt’.

The second dissimilation process is the one affecting round features in two different cases: a sequence of two round vocoids and the co-occurrence of a round vocoid and a labialized consonant. Underlyingly labialized /k^w, g^w, x^w, ɣ^w, q^w/ are unrounded when co-occurring with *u* or *w* (Jebbour, 1985; Lasri, 1991; Elmedlaoui, 1992/1995; Selkirk, 1993, 1995; Bensoukas, 2006). Examples are /ag^wru/ ‘frog’, which surfaces as sg. [agru] and pl. [ig^wra], and /aɣ^wi/ ‘calf’, with sg. and pl. [aɣ^wi]

⁸ Hanckamer (2004:289) uses “the more transparent term ‘ad-phrasal affix’, since these affixes are not themselves phrases but rather affixes that attach to phrases.” In this paper, we will continue to use the term phrasal affix to refer to {bu+}.

and [uya], respectively. Likewise, a sequence of two rounded segments is affected (Bensoukas, 1999 and references therein): the perfective form of awi ‘take’ is iwi instead of the expected *uwi. It is noteworthy that these two related dissimilation processes observe a domain requirement binding it to the stem (Elmedlaoui, 1992/1995; Lasri, 1991; Selkirk, 1993, 1995).

buNs are not subject to the same constraints. (11a) shows that the affix {bu+} co-occurs freely with labial consonants, and (11b) shows that {bu+} co-occurs freely with both rounded vocoids and labialized consonants:

- | | | | |
|------|----|------------------------|-----------------------------|
| (11) | a- | buwabud | ‘place name’ |
| | | butfunast | ‘owner of the cow’ |
| | | bumḥnd | ‘hedgehog’ |
| | b- | butakk ^w st | ‘one with a belt’ |
| | | butg ^w mma | ‘owner of houses’ |
| | | butax ^w stt | ‘one with a small tooth’ |
| | | buwuna | ‘well digger, cleaner’ |
| | | buwyḡu | ‘one who sells butter-milk’ |
| | | buwyḡum | ‘one who sells bread’ |

A word like butfunast shows that labial dissimilation is not operative in the formation of buNs. The borrowed word abuwwab ‘janitor’ is pronounced in some Tashlhit dialects as aduwwab, with the first labial [b] dissimilated to the coronal [d]. If such a behavior were to take place in butfunast, we would have the pronunciation *dutfunast. Words like butax^wstt and buwyḡum have double specifications of the feature [round], which does not seem to be consonant with the data described above. Actually, forms like *butaxstt and *biwyḡum, in which the labialized consonant and the round vowel of {bu+} are dissimilated, respectively, are ill-formed.

To sum up, we have surveyed in this section the phonological behavior of buNs. Two different phonological processes are notable in that featural dissimilation seems to distinguish {bu+} from normal affixes, while j-epenthesis distinguishes it from clitics and independent words. {bu+} is thus treated by the epenthesis process as an affix rather than a word. It is also treated by the dissimilation processes as lying outside the stem domain, suggesting an affix attaching to a constituent other than the stem, most probably another word. We will claim a phrasal affix status for {bu+}, with the first part of the argument elaborated in the following subsection.

4.2. Morphological issues in buNs and bab-Ns

In this section, we will show that inflectional morphology is relevant, and quite conspicuously very different, in both the inner and outer nouns in buNs and bab-Ns. The first point we will stress in this section is that these constructions show inflectional patterns that are quite different from the ones shown by ‘normal’ basic

or derived Tashlhit nouns. The second point is that buNs contain inflectional morphology inside of them. While this aspect of buN-formation provides further support for the fact that the inner noun is not a stem, it is particularly challenging if we consider {bu+} a derivational affix, and concomitantly buNs as derived nouns.

4.2.1. Outer noun vs. inner noun inflections

As we have mentioned in §2.1.1, buNs and bab-Ns are overtly marked for both gender and number, both inherent inflections. These constructions are not overtly marked for case, which is a contextual inflection.

We start with buNs and focus first on the outer noun. As far as gender is concerned, {bu+} has a feminine counterpart {mmu+}, which replaces it (butgmmi/ mmutgmmi “owner of the house, masc./fem.”). As to number, buNs take the affix {id+}, or {istt+} in feminine nouns, which is concatenated with the entire buN (idbutgmmi/isttmmutgmmi). The periphrastic counterpart of buNs is also marked overtly for gender and number, but not for case. {bab} has a feminine counterpart, {lal}, as in bab n tgmmi/lal n tgmmi. The plural of this type of construction again takes the affix {id+}, or its feminine counterpart {istt+}, which is concatenated with the entire construction as in id bab n tgmmi/ istt lal n tgmmi. Here we see a parallel with buNs.

It is noteworthy that the plural of bab-Ns is different from the plural of normal N+PP constructions. This is clearly shown in (12):

(12)

		<i>Sg.</i>	<i>Pl.</i>
N+PP	<i>Masc.</i>	afus n ħmad	ifassn n ħmad
	<i>Fem.</i>	taħanut n ħmad	tiħuna n ħmad
bab+PP	<i>Masc.</i>	bab n tgmmi	idbab n tgmmi
	<i>Fem.</i>	lal n tgmmi	isttlal n tgmmi

As can be seen, the plural of N+PP constructions is realized on the head N, while that of bab-Ns is expressed by {id+} concatenated before the entire construction. Plurals like *idafus n ħmad and *istttaħanut n ħmad, in which the N+PP constructions is treated like bab-Ns, are ruled out.

We now deal with the inner noun in expressions of ownership in Tashlhit. Although the facts are more or less the same for buNs and bab-Ns, buNs raise a more challenging issue. Like outer nouns, inner nouns in buNs are overtly marked for gender and number. Unlike the outer nouns, however, the inner nouns are also marked for case, a contextual inflection. In (13), we reproduce the items in (2a) for convenience:

(13)

	<i>Masc. sg. inner N</i>	<i>Fem. sg. inner N</i>
Masc.	buwgajju	butgajjut
Fem.	mmuwgajju	mmutgajjut

	<i>Masc. pl. inner N</i>	<i>Fem. pl. inner N</i>
Masc.	bijg ^w jja	butg ^w jja
Fem.	mmijg ^w jja	mmutg ^w jja

The inner noun may appear with the feminine affix, which can be a circumfix {t+...+t}. The inner noun may also appear in its plural form, which can be sound or broken. In (13), all the plurals are broken. An example in which the plural is sound is *bijrxan/butrxin* ‘the one with boys/girls’. Finally, the inner noun is overtly marked for case and obligatorily shows up in CS. *buNs* with the inner noun in FS are simply ruled out (**buagajju*, **butagajjut*, for example). In short, the inner noun can be inflectionally marked, bearing the inherent inflections of gender and number as well as the contextual inflection of case.⁹

To conclude, let us point out the asymmetry in *buNs*. The inner noun in *buNs* is overtly marked for both the inherent (gender and number) and contextual (case) inflections. The outer noun, however, is marked overtly for inherent inflections but not for contextual inflection.

4.2.2. Productivity, morpheme order and lexical integrity

So far, the challenges raised by the *buNs* of Tashlhit relate to productivity, the order of inflection and derivation and the lexical integrity hypothesis.

Productivity has always been used as a criterion to distinguish inflectional morphemes from derivational ones. While inflectional morphemes are claimed to be fully productive, derivational ones are generally semi-productive. As we have seen above, {*bu+*} is rather characterized as a derivational affix. Furthermore, it can virtually attach to any noun, which makes of it a very productive affix. This characteristic of {*bu+*} then gives rise to the discrepancy between the status of the affix, as derivational, and its full productivity, a characteristic of inflectional affixes. Compared with the remaining two challenges, this might turn out to be a minor concern.

⁹ An important issue for which we do not have an account is how to explain the CS marked on the inner noun of *buNs*. This definitely means that some syntactic effect is taking place. Thanks to R. Laabdelouai for having pointed this fact to me. The issue is further complicated by the fact that juxtaposing two nouns does not induce CS on the second noun (e.g. *tigmmi tazgg^wayt* ‘red house’ and *aḍar afaṣi* ‘right foot’). Also, other affixes like {*bu+*} do not seem to induce the CS on the inner noun; this is clearly the case of *war/tar* ‘the one without, fem./masc.’ and *gar* ‘bad’ as in *wartamyart* ‘the one without a wife’ and *gartamyart* ‘a bad woman’, where *tamyart* is in FS as opposed to *tmyart* in CS in *butmyart*.

The second issue is the fact that buNs contain inflectionally marked inner nouns. These can in fact be marked for all the nominal inflections in Amazigh, namely gender, number and case. Accordingly, the inner noun can take both the form of the feminine or masculine, singular or plural, and FS or CS. As {bu+} cannot be treated as an inflectional affix, this is a clear case of a derivational affix occurring outside inflection. This is a serious challenge especially to Greenberg's (1963:93) Universal 28, which stipulates that "if both the derivation and inflection follow the root, or they both precede the root, the derivation is always between the root and the inflection" (see also Principle # 505 of The Universals Archive; Universität Konstanz). buNs reflect just the opposite situation.

The last challenge bu-nouns pose is one related to the Lexical Integrity Hypothesis (see for example Anderson, 1992; Booij, 2009; Lieber and Scalise, 2007), which states that "the syntax neither manipulates nor has access to the internal structure of words" (Anderson, 1992:84). The CS in Amazigh is a contextual inflection, namely that of case, marked on the noun in a certain syntactic position. Since the affixation of {bu+} requires the CS, it seems that there is some syntax taking place inside a morphological formation, in which case syntax just seems to "manipulate" or "have access" to word internal structure. We will see in § 4.3.2 that buN-formation interacts in another quite different respect with syntax, in which case another constraint seems to be at stake, the No Phrase Constraint.

4.3. Syntactic issues in bu-noun and bab n-noun constructions

Some of the syntactic aspects of ownership expressions in Tashlhit we will look at show that the inner noun in buNs is actually a noun phrase that can contain a coordinated structure and can be pre- or post- modified, which makes it potentially syntactically complex. This aspect of buN-formation further consolidates our conceptualization of {bu+} as a phrasal affix. We will also compare ownership expressions as far as {bu+} and {bab} are concerned, one major difference being the subcategorization frame of {bab} and its bound status.

4.3.1. Structural discrepancy

On the basis of a few structural tests, we will compare the buNs, bab-Ns and normal noun+PP constructions to see the affinities as well as the differences between the three constructions.

We start with clitic attachment. bab-Ns subcategorize for a PP headed by n 'of', as in bab n tgm̄mi 'the owner of the house'. tgm̄mi is in CS, as is generally the case with Tashlhit nouns that are objects of prepositions. In (14), we compare bab-Ns to constructions with a noun followed by a preposition and a clitic. (14a) and (14b) reveal that the two forms behave the same way with respect to clitic attachment, as the clitic pronoun replaces the noun that is the object of the preposition n, irrespective of gender or number. However, buNs behave in a different way, as they do not allow clitics to be attached to them, which shows the structural difference between {bu+} and {bab}. The ill-formed items in (14c) bear testimony:

(14)		<i>Sg.</i>	<i>Pl.</i>
a- N+P+Clitic:	afus ns	ifassn ns	
	tahanut ns	tihuna ns	
b- bab+P+Clitic:	babns	idbab ns	
	lalns	isttlal ns	
c- bu+(P+)Clitic:	*bu ns/ *bus	*idbu ns/ *idbus	
	*mmu ns, *mmus	*isttmmu ns, *isttmmus	

As can be seen, bab-Ns can be followed by the clitics indicating possession, as in bab ns ‘its owner, masc.’ and lal ns ‘its owner, fem.’. The [-s] in this case is actually a pronominal element that replaces the inner noun. buNs do not allow such behavior. Accordingly, [-s] never surfaces with buNs: *bus is just as ill-formed as *bu ns, in which the preposition intervening between [bu] and [s] makes the well-formedness of the construction no better. The conclusion is that pronoun clitic attachment establishes the same status for bab-Ns and normal noun [n]-noun constructions. By the same token, a different status is established for the ownership items {bab} and {bu+} proper.

The second structural aspect is that of pronominalization. Asking the question [man]+noun ‘which+noun’ and answering with a pronoun instead of the noun, we again see affinities as well as differences between the three expressions in (14) above. The pronoun [win] ‘that of (masc.)’ and [tin] ‘that of (fem.)’ do replace the normal noun in (15a), but neither {bab} nor {bu+} in (15b) and (15c), respectively:

(15) a- N+PP:	afus n ħmad	man afus?	win ħmad
	tahanut n ħmad	man taħanut?	tin ħmad
b- bab+PP:	bab n tgm̄mi	*man bab?	*win tgm̄mi
	lal n tgm̄mi	*man lal?	*tin tgm̄mi
c- bu+NP:	butgm̄mi	*man bu?	*win tgm̄mi
	mmutgm̄mi	*man mmu?	*tin tgm̄mi

The structural tests above reveal that bab-Ns have affinities with both buNs and N+PP constructions, yet they also reveal that bab-Ns do not quite behave in a similar fashion to either. Therefore, bab-Ns may be said to reveal a certain structural discrepancy.

4.3.2. Coordination, ambiguity and the No Phrase Constraint

We have already seen in § 4.2.2 that buNs pose a few morphological challenges, one of which is related to the Lexical Integrity Hypothesis, in which case syntax seems to interfere with buN-formation. A further complexity in this area of Tashlhit noun morphology is related to the No Phrase Constraint, according to which “no phrase may appear within complex words” (originally in Botha (1983)) (cited in Spencer 2005). The main assumption behind the constraint is that in forming words, the bases are other words, roots, or stems, but not phrases. In this section, we will see various aspects in which buNs breach the No Phrase Constraint.

The first aspect we will consider is inner noun coordination in buNs and bab-Ns. In (16) below, we provide a set of examples. We admit here that it is not clear to us how to transcribe {bu+} in these cases, so we leave it separate from the phrase for the sake of clarity, but without any serious commitment to this type of transcription:

- | | | |
|------|-------------------------------------|--|
| (16) | bu lx ^w ḍrt d ddisir | ‘bu+vegetables and fruit’ |
| | bu tmyart d tarwa ṡzzanin | ‘bu+wife and beautiful children’ |
| | bijlq ^w najnn d ifullusn | ‘bu+rabbits and chicken’ |
| | bab n lqfīwa d ṡṡaka | ‘bab + n+ café and tobacconist/ newspaper stand’ |

The inner coordinated nouns can be modified by parentheticals, which makes the buNs quite long. This is illustrated by the examples in (17):

- (17) a- bu tmyart (lli) baḥra isawaln d tarwa (lli) baḥra baslnin
 ‘the one with the very talkative woman and the very spoiled children’
- b- bu lx^wḍrt lli jay bdda tsrḥt d ddisir llid ʒʒun ur tiwit
 ‘the seller of vegetables, which you have always given us abundantly, and fruit, which you have never brought’
- c- bu lx^wḍrt lli jay tsrḥt ajllytt sur ur nḥml d ddisir llid sul ur ttawit ajlly ṡlajn att nttu
 ‘the seller of vegetables, which you have given us so abundantly that we no longer like them, and fruit, which you no longer bring until we have almost forgotten it’

The third structural aspect is that of modification. Here we focus on buNs. In (18), buNs are listed with inner nouns that are subject to quite complex modification. The inner noun tmyarin can be pre-modified by a numeral in (18b), as are the other inner nouns. (18c) is quite intriguing in the sense that the inner noun is pre-modified by a numeral and post-modified by a clause, which makes of it a quite complex noun phrase.

- | | | |
|---------|--|--|
| (18) a- | bu tmyarin | ‘the one with the wives’ |
| b- | bu jat titṡ | ‘the one with one eye’ |
| | bu sin iḍuḍan | ‘the one with two fingers’ |
| | bu kraṡṡ rrwajd | ‘the one with three wheels’ |
| | bu kkuʒt tmyarin | ‘the one with four wives’ |
| c- | bu kkuʒt tmyarin (lli) ur ginin i ʒid ula ʒinn | ‘literally: the one with the four wives that aren’t useful here or there; the ones with the four hopeless wives’ |

The internal constituent structure of the inner nouns (18b-c) may be represented as in (19a-b), respectively:

- (19) a- [_Nbu+[_N[_N[_{AP} kkuẓt] [_N tmyarin]]]]
 b- [_Nbu+ [_N[_N[_{AP} kkuẓt] [_N[_N tmyarin] [_{CP}(lli) ur ginin i yid ula yinn]]]]]]

The fact that the inner noun is subject to complex modification results in cases of structural ambiguity when the post-modifier is a participle, a PP, or a clause. We start with buN+participle configurations.¹⁰ In (20), we list a few instances and show which ones are ambiguous:

(20)

a- butgmmi mẓẓin bab n tgm̄mi mẓẓin	<i>ambiguous</i>	owner of small house house owner who is young
b- id butgmmi mẓẓin id bab n tgm̄mi mẓẓin		owners of small house
c- id butgmmi mẓẓinin id bab n tgm̄mi mẓẓinin		house owners who are young
d- butg ^w mma mẓẓin bab n tg ^w mma mẓẓin		owner of houses who is young
e- butg ^w mma mẓẓinin bab n tg ^w mma mẓẓinin		owner of small houses
f- id butg ^w mma mẓẓinin id bab n tg ^w mma mẓẓinin	<i>ambiguous</i>	owners of small houses owners of houses who are young

In the case of (20a) and (20f), there is structural ambiguity resulting from whether the participle mẓẓin modifies the inner noun or the outer noun, in which case the following internal constituencies hold:

- (21) bu+[tgm̄mi mẓẓin] / bab n [tgm̄mi mẓẓin]
 ‘owner of small house’
 [bu+tgm̄mi] mẓẓin / [bab n tgm̄mi] mẓẓin
 ‘house owner who is young’
 id+bu+[tg^wmma mẓẓinin] / id+bab n [tg^wmma mẓẓinin]
 ‘owners of small houses’
 [id+bu+tg^wmma] mẓẓinin / [id+bab n tg^wmma] mẓẓinin
 ‘house (pl.) owners who are young’

Here again, we notice the affinities between the buNs and the bab-Ns.

Now we consider another kind of post-modification, that involving a PP or a clause. In (22), we present the item buliqqamt ‘mint seller’ and a following PP n uḍuwwar ‘of the village’, which involves structural ambiguity:

¹⁰ Participles in Tashlhit can show syncretism as far as number is concerned so that only one form, mẓẓin for example, can be used in both singular and plural. When syncretism is involved, the ambiguity becomes even more complicated. We do not pursue this here, and in our examples, we do not syncretize for the sake of the clarity of the argument.

- (22) a- Outer noun+modifier: bu+liqqamt [n uduwwar]
b- Inner noun+modifier: bu+[liqqamt n uduwwar]

In (22a), we are talking about the mint seller in the village, and probably not the one in the marketplace. In (22b), we are talking about the mint that is grown in the village and not one which is grown elsewhere.

A similar situation holds when the post-modifier is a clause, as in (23), where the clause lli-d ittaʃkan ɣ tiznit means ‘that comes from Tiznit’:

- (23) a- Outer noun+modifier: bu+liqqamt [lli-d ittaʃkan ɣ tiznit]
b- Inner noun+modifier: bu+ [liqqamt lli-d ittaʃkan ɣ tiznit]

The buN construction has two readings: (23a) the mint seller who comes from Tiznit and (23b) the seller of the mint which comes from Tiznit. When the buN in (24) is in the plural, there are two forms, one corresponding to (24a) and the other to (24b). Here, as long as the participle agrees in number, the ambiguity dissipates (cf. footnote 10):

- (24) a- Outer noun+modifier: id+bu+liqqamt [lli-d (i)ttaʃkanin ɣ tiznit]
b- Inner noun+modifier: id+bu+[liqqamt lli-d ittaʃkan ɣ tiznit]

To sum up, buNs can be subject to very complex modification, so much so that structural ambiguity may result in certain cases.

To conclude, we have seen how the inner noun can be (i) modified and (ii) coordinated when there are two inner nouns. We have also shown above that the modification may involve both a pre-modifier and a post-modifier at the same time, which results in very complex cases of internal modification resulting in structural ambiguity. The point that is noteworthy at this stage is the fact that the inner nouns are phrases that may exhibit a certain level of complexity in terms of their internal constituency is a serious challenge to the No Phrase Constraint. The presentation also shows that {bu+} attaches to full-fledged phrases, which consolidates its status as a phrasal affix.

4.4. {bab} as a bound word/root

Recall from (14) and (15) above, repeated for convenience in (25a) and (25b), respectively, that bab-Ns do at times behave syntactically like normal Noun+Prep+Noun constructions, and at other times not, in which case their behavior is more like that of buNs:

(25)

	<i>Sg.</i>	<i>Pl.</i>
a-		
i- N+P+Clitic:	afus ns taħanut ns	ifassn ns tiħuna ns
ii- bab+P+Clitic:	babns lalns	idbabns isttlalns
iii- bu+(P+)Clitic:	*bu ns/ *bus *mmu ns, *mmus	*idbu ns/ *idbus *isttmmu ns, *isttmmus
b-		
i- N+PP:	afus n ħmad taħanut n ħmad	man afus? win ħmad man taħanut? tin ħmad
ii- bab+PP:	bab n tgm̄mi lal n tgm̄mi	*man bab? *win tgm̄mi *man lal? *tin tgm̄mi
iii- bu+NP:	butgm̄mi mmutgm̄mi	*man bu? *win tgm̄mi *man mmu? *tin tgm̄mi

It seems to us that the difference between the bab-Ns in (25a-ii) and those in (25b-ii) is that in the former the word bab is in a context where the preposition [n] is attested along with a possessive pronoun, which is not the case in the latter. In fact, in (25b-ii) bab does not occur with the preposition [n], which seemingly turns out to be a *sine qua non* condition for bab to occur. In other words, although bab is a word by itself, it cannot occur independently of the preposition [n] and an accompanying noun or a bound pronoun.

The closest case we could find in the literature to the situation at hand is that of bound words/roots. Packard (2000) and Pirani (2008), for example, report various (Mandarin) Chinese words that are bound in the sense that they cannot occur alone, although they have properties of independent words. Packard (2000:77) reports that “bound roots are the largest class of morpheme type in Chinese...Bound roots are morphemes with lexical rather than grammatical identity that cannot occur in a syntactic form class category slot until they are supplemented with additional morphological material that causes them to be ‘completed’ as words.” The author goes on and compares Chinese bound roots with English ones: “This is also true for the so-called ‘Latinized’ stems in English (anti-, -itis, -osis, -ectomy, etc.)”. In a similar fashion, Pirani (2008) compares Mandarin Chinese bound roots with Indo-European ones and concludes that they not only behave similarly from a morphological viewpoint, but they have also evolved in the same way from a historical and lexical perspective.

Going back to our bab-Ns, the element bab can never occur alone, unless we have in mind the situations in which morphemes can be referred to in isolation. One such situation would be when one is asking in Tashlhit about the meaning of a word, a free morpheme. The normal way is to ask the question ‘what is word X?’. For example, when one asks the question ‘majgan tisitan?’, the answer one would get is ‘tisitan is the plural of tafunast (cow) in some varieties of Tashlhit.’ However, it seems to us unlikely to ask a similar question with bab, so much so that a question like ‘majgan bab?’ would sound like the question ‘majgan bu?’ or ‘majgan id?’ Additionally, bab can actually never occur outside the context of

expressing possession, in which case the preposition [n] is mandatory, as is the noun or pronoun following it.

Given these considerations, the item *bab* in *bab-Ns* must be some sort of bound word/root. Therefore, *bab* cannot be properly characterized as an affix, but it cannot be properly characterized as a free word, either. In answering the question why are bound roots used in Chinese, Packard (2000:78) considers possibilities among which are (i) the lexicalization of free morphemes over time so that they are no longer free and (ii) the existence of universal or language particular constraints that turn free morphemes into non-free ones. While both options seem very attractive in their own right, pursuing them goes beyond the scope of the present paper. Therefore, suffice it to say that *bab* in Tashlhit is a bound word/root.

5. Typological considerations

The aim of this section is to propose that *buN* morphology provides evidence for the existence of polysynthetic morphology in Tashlhit. This idea, which is dealt with in some detail in Bensoukas (2012b), is summarized here.

In morphological typology, languages are categorized on the basis of their morphological systems (see Bynon (2004), Helmbrecht (2004) and references therein). Generally, four language types are recognized: fusional, agglutinative, isolating and polysynthetic. Other ways of classifying languages have been proposed, mainly using their degree of fusion and synthesis (see Bynon, 2004). Tashlhit morphology has been characterized as involving a combination of fusion and agglutination. A survey of the literature on Amazigh morphology in general immediately reveals the non-concatenative patterns interacting with the concatenative ones, even in the same morphological class, which correspond more or less to the fusional and agglutinative types. Never in the literature has there been mention of polysynthesis in the morphology of Tashlhit.

De Reuse (2006) and references therein (see also De Reuse, 2009) list the following properties of polysynthesis: (i) Productivity, (ii) recursion, (iii) concatenation, (iv) interaction with syntax, and (v) lexical category change (ibid.:746-747). Examples are provided from English, for instance, with *anti-* and *re-* both being productive and recursive as in the words *anti-abortion* and *rewrite*. De Reuse (2006:747) uses the term “productive non-inflectional concatenation” (PNC) for such affixes, and further asserts that languages can be (i) mildly polysynthetic (a few elements of PNC), (ii) solidly polysynthetic (over 100 PNC elements), or (iii) extremely polysynthetic (several hundreds of PNCs).

In Tashlhit, we will be concerned more specifically with ways in which *buN* data reveals polysynthetic behavior. Concerning productivity, we have shown how productive {*bu+*} is. It is an affix that is concatenated with other morphological bases, and also potentially with other affixes. Although our data does not involve any cases with {*bu+*} imposing a lexical category change, we have shown various ways in which *buN* morphology closely interacts with syntax. The most revealing, and actually quite intriguing, aspect about *buNs* in this respect is probably recursion, which seems not to be documented in the literature.

(26) contains buNs showing a certain amount of recursion: {bu+} is repeated twice or co-occurs with the feminine {mmu+} in each case. (26a) gives a case of frozen buNs. (26b) gives both masculine and feminine outer buNs, with an inner noun in the feminine. These also show the same pattern of recursion, illustrating how general this aspect of the morphology of buNs can be.

(26) *Recursion:*

a-	buttgra	‘turtle’
	bubuttgra/mmubuttgra	‘the one with the turtle, masc./fem.’
b-	mmidlaln	‘the one with braids, fem.’
	bummidlan/mmummidlan	‘the one with the one with the braids (fem.), masc./fem.’

In (27), we present what we consider the most interesting case. Recursion in buNs can actually result in quite long words, with {bu+} and the plural {id+} repeated consecutively at the beginning of the word *agajju/ ig^wjja* ‘head/heads’.

(27)	buwgajju	‘strong-headed person’
	idbijg^wjja	‘strong-headed persons’
	buidbijg^wjja	‘father of strong-headed persons’
	idbuidbijg^wjja	‘fathers of the fathers of ...’
	buidbuidbijg^wjja	‘father of the fathers of the fathers...’
	idbuidbuidbijg^wjja	‘fathers of the father of the fathers...’

It should be noted here that we can technically go on recursively adding the affixes {bu+} and {id+}. More significantly, if there are any constraints on the extent of such recursion, and there seemingly are, these would be of a psycho-linguistic nature, or other, rather than a purely morphological one.

The conclusion to be drawn from this is that, in addition to the concatenative, and obtrusively non-concatenative, morphology in Tashlhit, there is a certain degree of polysynthetic behavior revealed by the morphology of buNs. Tashlhit can, accordingly be characterized as a mildly polysynthetic language with a few PNC elements.¹¹

6. Conclusion

This paper has dealt with one type of noun formation in Tashlhit, that of buNs. The relevance of the paper is twofold. As far as Amazigh linguistics is concerned, this aspect of the morphosyntax of the language has, to our knowledge, not received

¹¹ The range of this proposal is yet to be explored. Bensoukas (2012b) does that with a wider array of noun types and exclusively in relation to the plural affix {id+}. Clearly, a more in-depth investigation is in order before we can establish the extent of this polysynthetic behavior. We keep it to the minimum of ‘mildly polysynthetic’ at the moment until more substantial evidence is available.

due attention in the literature. Second, as far as morphological theory is concerned, the aspects dealt with here bring to the foreground aspects of the morphosyntax of Tashlhit that are relevant to the discussion of phrasal affixes and bound words. Along the way, we have brought to attention a single morphological formation which challenges the Lexical Integrity Hypothesis and the No Phrase Constraint, on the one hand, and which establishes some polysynthetic morphology in Tashlhit, on the other.

In addition, we have shown that in Tashlhit, the notion of ownership is expressed morphologically in two ways, one periphrastic and the other affixational. The multi-word expression bab-Ns, co-existing with buNs provides us with a periphrastic means of noun formation in Tashlhit, which opens an area of investigation that has not been explored in the past. It is worthy of note that buNs and bab-Ns may have similarities, but they may have differences as well. The alienability/inalienability distinction is probably the most notable difference, and this itself requires further investigation. We leave issues like these to future research.

References

- Anderson, S. R. (1992), *Amorphous Morphology*, Cambridge, CUP.
- Applegate, J. (1958), *An Outline of the Structure of Shilha*, New York, American Council of Learned Societies.
- Basset, A. (1932), « Note sur l'État d'Annexion en Berbère », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, n° 33, p. 173-174.
- Bauer, L. (2001), « Compounding », In Haspelmath, M. et al (eds.), *Language Typology and Language Universals*, Berlin, Walter de Gruyter, p. 695-707.
- Bauer, L. (2006), « Compound », In Brown, K. (ed.) *Encyclopedia of Language and Linguistics*, 2nd edn., Vol. 2, Oxford, Elsevier, p. 719-26.
- Bensoukas, K. (1994), *Tashlhit Agentive Nouns- An Optimality-Theoretic Approach*, D.E.S. dissertation, FLHS, Rabat.
- Bensoukas, K. (1999), « Labial Alternations in Tashlhit Revisited: A Constraint-Based Analysis », ms., FLHS, Rabat.
- Bensoukas, K. (2004), « Markedness, Faithfulness and Consonant Place in Tashlhit Roots and Affixes », *Langues et Littératures*, n° 18, p. 115-153.
- Bensoukas, K. (2006), « The Emergence of the Unmarked in Tashlhit Round Velar Consonant Dissimilation », In Allati, A. (ed.), *La Linguistique Amazighe: Les Nouveaux Horizons*, Tétouan, Publications of FLHS, Tétouan, p. 76-118.
- Bensoukas, K. (2012a), « The Morphophonology of Tashlhit Agentive nouns », *Langues et Littératures*, n° 22, p. 103-136.

- Bensoukas, K. (2012b), « id-Pluralization: Morphology-syntax Interface and Typological Consequences », ms. Mohammed V-Agdal University, FLHS, Rabat.
- Booij, G. (2009), « Lexical Integrity as a Formal Universal », In Scalise, S., E. Magni and A. Bisetto (eds.), *Universals of Language Today*, Berlin, Springer, p. 83-100.
- Botha, R. (1983), *Morphological Mechanisms*, Oxford, Pergamon.
- Boukhris, F. et al. (2008), *La Nouvelle Grammaire de l'Amazighe*, Rabat, Publications of the IRCAM.
- Boukous, A. (1987), *Phonotactique et Domaines Prosodiques en Berbère*, Doctorat d'État dissertation, Université Paris VIII- Vincennes, Saint-Denis.
- Bynon, T. (2004), « Morphological Typology and Universals », In Booij, G. et al. (eds.), *Morphology- An International Handbook on Inflection and Word-Formation* (Vol. 2), Berlin and New York, Walter de Gruyter, p. 1221-1231.
- Chaker, S. (1988), « L'Etat d'Annexion du Nom », *Encyclopédie Berbère*, n° V, p. 686-695. http://www.centrederechercheberbere.fr/tl_files/docpdf/annexion.pdf. Retrieved March 2009.
- Chami, M. (1979), *Un Parler Amazigh du Rif- Approche Phonologique et Morphologique*, Thèse de troisième cycle, Université Paris V, René Descartes.
- Elmedlaoui, M. (1992/1995), *Aspects des Représentations Phonologiques dans Certaines Langues Chamito-Sémitiques*, Doctorat d'État dissertation, FLHS, Rabat. [Published version Rabat, Publications of FLHS, Rabat.]
- Elmoujahid, E. H. (1981), *La Classe du Nom dans un Parler de la Langue Tamazight: Le Tachelhiyt d'Igherm*, Thèse de troisième cycle, Université Paris V, René Descartes.
- Elmoujahid, E. H. (1982), « Un Aspect Morphologique du Nom en Tamazight: L'Etat d'Annexion », *Langues et Littératures*, n° 2, p. 47-62.
- Elmoujahid, E. H. (1997), *Grammaire Générative du Berbère- Morphologie et Syntaxe du Nom en Tachelhit*, Rabat, Publications of FLHS.
- Fabb, N. (1988), « Compounding », In Spencer, A. and A. M. Zwicky (eds.), *The Handbook of Morphology*, Oxford, Blackwell, p. 66-83.
- Galand, L. (2010), *Regards sur le Berbère*, Milano, Centro Studi Camito-Semitiici.
- Greenberg J. (1963), « Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements », In Greenberg, J. (ed.), *Universals of Language*, Cambridge, MA, The MIT Press, p.73-113.
- Guerssel, M. (1983), « A Phonological Analysis of the Construct State in Berber », *Linguistic Analysis*, n° 11, p. 309-330.

- ten Hacken, P. (2000), « Derivation and Compounding », In Booij, G. et al. (eds.), *Morphology- An International Handbook on Inflection and Word-Formation* (Vol. 1), Berlin, Walter de Gruyter, p. 349-360.
- Hankamer, J. (2004), « An Ad-Phrasal Affix in Turkish », *MIT Working Papers in Linguistics*, n° 46, p. 289-299.
- Haspelmath, M. (2000), « Periphrasis », In Booij, G. et al. (eds.), *Morphology- An International Handbook on Inflection and Word-Formation* (Vol. 1), Berlin, Walter de Gruyter, p. 654-664.
- Helmbrecht, J. (2004), « Cross-linguistic Generalizations and their Explanation », In Booij, G. et al. (eds.), *Morphology- An International Handbook on Inflection and Word-Formation* (Vol. 2), Berlin and New York, Walter de Gruyter, p. 1247-1254.
- Jebbour, A. (1985), *La Labiovélarisation en Berbère- Dialecte Tachelhit- (Parler de Tiznit)*. C.E.U.S memoir, MV University, FLHS, Rabat.
- Jebbour, A. (1991), « Structure Morphologique du Nom et Problème de la Voyelle Initiale des Noms en Tachelhit, Parler de Tiznit (Maroc) », *Études et Documents Berbères*, n° 8, p. 27-51.
- Lasri, A. (1991), *Aspects de la Phonologie Non-Linéaire du Parler Berbère Chleuh de Tidli*, Doctoral dissertation, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III.
- Lieber, R. and S. Scalise (2007), « The Lexical Integrity Hypothesis in a New Theoretical Universe », In Booij, G. et al. (eds.), *Online Proceedings of the Fifth Mediterranean Morphology Meeting (MMM5)*, p. 1-21. <http://mmm.lingue.unibo.it>. Last accessed May 2012.
- Packard, J. L. (2000), *The Morphology of Chinese- A Linguistic and Cognitive Approach*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Pirani, L. (2008), « Bound Roots in Mandarin Chinese and Comparison with European Semi-Words », *North American Conference on Chinese Linguistics 20*, Vol. 1, Columbus, The Ohio State University, p. 261-277.
- de Reuse, W. J. (2006), « Polysynthetic Language: Central Siberian Yupik », *Encyclopedia of Language and Linguistics*, 2nd edn., Vol. 9, Oxford, Elsevier, p. 745-748.
- de Reuse, W. J. (2009), « Polysynthesis as a Typological Feature. An Attempt at a Characterization from Eskimo and Athabaskan Perspectives », In Mahieu, M-A. and N. Tersis (eds.), *Variations on Polysynthesis- The Eskaleut Languages*, Amsterdam, John Benjamins, p.19-34.
- Sadiqi, F. (1997), *Grammaire du Berbère*, L'Harmattan, Paris.
- Saib, J. (1982), « Initial Vowel Syncope and Reduction in Tamazight-Berber Nouns », *Langues et Littératures*, n° 2, p. 159-184.

- Selkirk, E. (1982), *The Syntax of Words*, Cambridge, MA, The MIT Press.
- Selkirk, E. (1993), « [Labial] Relations », ms. University of Massachusetts, Amherst.
- Selkirk, E. (1995), « Language-Particular Violation of a Universal Constraint: The OCP from the Perspective of Optimality Theory », Paper read at Table Ronde, Marrakech, 13-15 January 1995.
- Spencer, A. (2005), « Word-Formation and Syntax », In Štekauer, P. and R. Lieber (eds.), *Handbook of Word-formation*, Dordrecht, Springer, p. 73-97.
- Spencer, A. (2006), « Periphrasis », In Brown, K. (ed.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*, 2nd edn., Vol. 9, Oxford, Elsevier, p. 287-294.
- The Universals Archive*; Universität Konstanz. <http://typo.uni-konstanz.de/archive/>.

La traduction de la littérature orale amazighe : quel modèle traductionnel ?

Jamal Jabali

Doctorant à l'Université Mohammed V
Faculté des Sciences de l'Education, Souissi- Rabat

في هذه المقالة نريد ان نعرف ما إذا كانت ترجمة الأدب الشفاهي الأمازيغي المغربي تهتم فقط بتحويل المعاني، أم هي ترجمة يمكن اعتبارها إبداعاً وولادة عمل أدبي جديد يحمل قيم جمالية جديدة، تندرج في سياق اللغة و الثقافة المستقبلية كالعربية و / أو الفرنسية.

لهذا تندرج مقالتنا هاته في إطار منهجي وصفي، ثم سنتبنى بعد ذلك مقارنة تحليلية. أما بالنسبة للإطار النظري، فإننا نتبنى هنا نظرية الترجمة الأدبية.

في هذا السياق، نعطي مثالا على قصيدة للشاعر الأمازيغي علي صدقي أزيكو بعنوان " ادجر ن دونيت" (جار الحياة)، التي ترجمها الروائي والشاعر المغربي محمد خير الدين.

La problématique prégnante qui nous interpelle dans cette réflexion est de chercher à savoir si la traduction de la littérature orale marocaine, particulièrement amazighe, se manifeste uniquement sur le plan de la reproduction et de la transposition, ou bien si cette traduction pourrait être considérée comme la création et la naissance d'une nouvelle œuvre littéraire portant de nouvelles valeurs esthétiques, s'inscrivant dans le contexte de la culture d'accueil notamment arabe et/ou française.

Dans le cadre de la traduction de la littérature marocaine d'expression amazighe, il s'agit de mener une réflexion sur le problème de la fidélité, notamment dans les textes de la littérature orale amazighe déjà traduits en arabe ou en français. Il est question également de vérifier si cette fidélité concerne seulement le niveau lexicologique et/ou sémantique, ou bien elle prend en considération les éléments permettant une bonne réception de l'œuvre amazighe orale, dans le contexte et la culture arabes et/ou français.

Or, nous inscrivons ce travail dans le cadre méthodologique de la recherche fondamentale descriptive, dans un premier temps, et comparative et analytique dans un deuxième temps. Quant au cadre référentiel théorique, il s'agit de la théorie de la traduction littéraire.

Prise de vue

Vu sa situation géographique, son rapprochement et son ouverture sur les autres continents, nous assistons au Maroc à un panorama culturel riche et divers où l'interaction des cultures arabe, amazighe, française, anglaise et espagnole inscrit le Maroc dans la dimension du multiculturalisme. Ce dernier donne naissance à une diversité d'œuvres d'inspiration culturelle différente, de genres et de courants littéraires qui structurent l'écriture marocaine.

Au Maroc, la communauté amazighe constitue plus de la moitié de la population. L'oralité et la parole sont mises en exergue pour structurer l'imaginaire amazighe et gérer les relations quotidiennes de cette communauté. Alors, qui dit littérature amazighe, dit oralité. En effet, cette oralité est ancrée foncièrement dans la tradition. Elle appartient à la littérature amazighe populaire qu'on pourrait opposer à la littérature écrite savante. Souvent la littérature amazighe, surtout la poésie, est chantée ou récitée. C'est un espace où le papier et l'encre sont absents. Autrement dit, une littérature trop liée à la mémoire, au chant, à la musique et à la danse plus qu'à l'écrit. Ses supports sont la voix, la parole, l'instrument musical, le mouvement du corps. Cette littérature amazighe orale instaure des normes rituelles, stylistiques et sociales.

Les composantes de cette oralité se manifestent notamment dans les inflexions de la voix, les intonations, les silences, les réactions des auditeurs, les états d'âmes du poète, le genre de fête, de rencontre et de rite. Ses genres sont divers, entre autres, les contes, les poèmes, les fables, les récits de voyage, les devinettes, les chants, les dictons, les proverbes. Ce qui montre également le caractère oral de cette littérature est la difficulté de fixer par écrit cette oralité: les diverses normes de transcription au niveau des trois codes de l'écriture arabe, latin et tifinaghe. Autrement dit, l'absence au début d'un code scriptural clair, net et bien défini officiellement pour transcrire la littérature amazighe orale.

Il existe au Maroc plusieurs parlers amazighs qui montrent cette oralité. *tarifit*, *tachelhit* ou encore *tamazighte* sont des variantes linguistiques fragmentées. Elles poussent les linguistes berbérissants à fournir plus d'efforts pour standardiser et normaliser l'amazighe. Malgré ces efforts de standardisation et de volonté de passage à l'écrit, les artistes, les écrivains et les poètes continuent à écrire et à composer dans leur parler local. Cependant la littérature amazighe consiste souvent à être lue et écoutée. Par conséquent, le poète notamment n'est poète que devant son auditoire. Il est vrai que transcrire est un besoin vital et urgent, mais ses formes, sa ponctuation, sa spatialité l'empêche d'exprimer l'aspect oral de ce génie littéraire.

Or, la fixation par écrit de cette littérature s'impose pour défendre cette culture, cette langue et cette identité. Mais la fixation du patrimoine amazigh se fait-il seulement par passage vers l'écrit ? Qu'en est-il de traduire cette littérature orale vers d'autres langues pour contribuer à sa préservation et sa fixation ?

Problématique

Mener une réflexion sur la traduction de la littérature amazighe orale est dû d'abord à la principale forme qui témoigne de l'ancienneté et de la pérennité de la culture d'une société bel et bien orale. Ensuite à la langue amazighe qui véhicule des cultures traditionnelles propres à diverses régions. Elle est le vernaculaire d'une littérature orale très riche représentée par des genres littéraires aussi bien prosaïques que poétiques. Egalement, parce qu'elle porte des valeurs aussi bien esthétiques qu'informatives qui incitent à des réflexions sur le plan de la traduction. Enfin parce que la traduction de la littérature orale amazighe contribue à élargir et à renouveler l'univers du sensible et de l'imaginaire de la culture amazighe. En outre, elle fait rayonner la transmission de la forme littéraire orale et maintenir vivant le patrimoine.

Il s'agit de tenter de savoir la manière par laquelle l'âme et la mémoire amazighe peuvent être rendues par la traduction dans la langue française. Ceci en projetant la lumière notamment sur les traductions des productions littéraires amazighes, et de mener une étude critique de ces traductions en vue d'en dégager aussi bien leurs avantages que leurs inconvénients.

Dans cette perspective, nous donnons l'exemple d'un poème composé par le poète amazighe Ali Sidki Azaykou intitulé « adjar n tudert » (voisin de la vie) (Ali Sidki AZAYKOU, 1988 : 45), traduit par le romancier et poète marocain Mohamed Khair-Eddine (Mohammed KHAIR EDDINE, 1980 : 8).

<i>Adjar n tudert</i>	<i>Voisin de la vie</i>
<i>gix adjar n tudert</i>	Je suis voisin de la vie
<i>ur iyi tuqqir</i>	elle ne m'a guère épargné
<i>tusi yyi tegi y idammen</i>	elle m'a pris et plongé dans le sang
<i>n willi ddernin</i>	des vivants
<i>nsu gisen imik</i>	j'en ai bu peu,
<i>issery y wul inu takat</i>	mais la vie embrase encore mon cœur
<i>riy ur dari</i>	je désire et n'ai rien
<i>yaggug ufus amanar</i>	ma main est loin de Vénus
<i>nzî d ixef inu</i>	je me combats, me ressaisis,
<i>tīdaf ur a tent neqqay</i>	mais, quel saisissement ?

<i>amalu n tudert negat</i>	je suis l'ombre de la vie,
<i>d ifeckan n qid</i>	une roncière en flammes
<i>had amarg ur ax ujjin</i>	voilà ! Le don m'agite,
<i>isekraf rkemen</i>	les entraves s'effritent
<i>meqqar nesker wiyiyad</i>	et quand bien même en tresserais-je
<i>leħrir ay a tellemex</i>	des neuves et de soie résistante,
<i>wanna ur igerden</i>	je serais encore cet indomptable
<i>han tammara tusit</i>	proie aux ériges !
<i>ur jjun yufi</i>	celui-là qui se trouve jamais
<i>mad asen ittekkisen fad</i>	à se désaltérer
<i>nekki gix aheyyađ</i>	je suis l'errant
<i>ur salax ad allax</i>	qui ne verse point de larme
<i>taťesa nu ur ttegguz</i>	et si mon rire n'éclate pas
<i>ur tusi fiżuran...</i>	c'est qu'il est dépourvu de vraies racines

Pour cerner la problématique de la littérature orale amazighe, nous mettons en exergue un modèle théorique de la traduction littéraire élaboré par Judith Woodsworth (1988 : 115-125). C'est un modèle traductologique qui consiste à examiner la traduction littéraire sous un autre angle: celui du sujet traduisant — le traducteur étudié de façon systématique et descriptive à la lumière des différentes théories de la traduction existantes.

Nous avons adopté ce modèle et nous l'avons transposé à la traduction de la littérature amazighe pour illustrer et expliciter quelques problèmes traductionnels. Le poème amazigh ci-dessus, traduit par le poète, romancier et traducteur Mohammed Khair-Eddine, en constitue l'exemple illustratif.

Pour recréer ce poème et l'inscrire dans le code littéraire d'accueil qu'est le français, Khair-Eddine a procédé par quelques techniques et stratégies de traduction concernant tantôt les rajouts tantôt les suppressions. Notamment, le rajout de l'idée de l'opposition explicite dans le coordonnant « mais » et l'idée de la continuité suggérée par « encore » dans :

Issery ul inu takat / mais la vie embrase encore mon cœur.

L'idée de « la vie » suggérée par l'ensemble des vers est mentionnée par le syntagme « la vie » rajouté à la traduction. Khair-Eddine a recours aussi à l'adaptation poétique pour faire de sa traduction un poème et non seulement une simple traduction. Dans « amalu n tudert negat », le poète d'origine emploie « je » amplifié, explicite en amazighe par « neknni », dans le poème « nega t » (nous le sommes), pour exprimer la modestie, voire la grandeur du poète dans sa société quand il se voit infligé des douleurs. Khair-Eddine, lui, opte dans sa traduction pour l'emploi de « je » émanant du « moi » parlant. D'ailleurs c'est un procédé utilisé par Khair-Eddine pour éviter toute ambiguïté qui résulterait de la traduction de « nega t » par « nous le sommes ». Encore, le poète-traducteur a-t-il traduit « amarg » (amour, passion) par « le don » pour des raisons poétiques. Il en est de même dans « ur salay ad allay » (je n'ai pas le temps pour pleurer) qui est traduit poétiquement par « qui ne verse point de larme ».

Or, si Vinay et Darbelnet se basent sur la linguistique contrastive pour élaborer une théorie de la traduction, Mounin se base sur la linguistique, et Nida s'appuie sur le contexte culturel. Quant à Woodsworth, elle focalise son attention sur le sujet traduisant pour expliquer la traduction de la littérature et élaborer une base théorique en matière de traduction littéraire. Pour élaborer sa théorie, Woodsworth s'inspire des recherches des théoriciens littéraires notamment Gideon Toury, James Holmes, José Lambert qui ont abordé la traduction littéraire d'une manière systématique et théorique. Ils insistent aussi bien sur le texte d'arrivée comme priorité pour le traducteur littéraire, que sur l'étude de la traduction comme produit et résultat, et non comme processus. C'est ce qui explicite l'importance donnée à l'aspect poétique du poème traduit par Khair Eddine. Il a privilégié l'esthétique du poème obtenu plus que le processus traduisant.

Khair-Eddine s'inscrit alors dans une théorie descriptive et historique qui étudie les traductions en rapport avec les normes littéraires du système qui les assimile. Il rejette la traduction basée sur la linguistique contrastive ou sur la stylistique comparée ou encore la sociolinguistique qui focalisent le texte et la culture du départ. La preuve en est son recours à l'équivalence lorsqu'il traduit « amanar » par « Venus ». Khair-Eddine fait appel à la culture cible pour en puiser la notion équivalente à celle de « amanar ». Alors, Khair-Eddine est sur la voie de Woodsworth pour qui, il faut avoir en matière de traduction de la littérature des liens étroits entre le sujet traduisant et l'auteur de l'original, parce qu'il traduit avec affinité, amour, enthousiasme et dévouement.

Dans le même sens, nous évoquons l'exemple du poète Edgar Poe qui a été traduit par des poètes français dont les traductions les plus connues sont celles de Charles Baudelaire. Ce dernier traduisait Poe parce qu'ils se ressemblaient quant à leurs idées, leurs pensées et leurs inspirations. Egalement Poe a été traduit par Mallarmé et Valéry. A base de ces réflexions, nous soulevons et exposons quelques problèmes de la traduction de la littérature amazighe.

Quelques problèmes de la traduction de la littérature amazighe orale et écrite : cas de la poésie

L'avènement du multiculturalisme, qui remonte à la fin du XX^{ème} siècle, a fait proliférer les recherches qui mettent au point des procédés permettant le franchissement des frontières linguistiques. Autrement dit, les recherches en matière du multiculturalisme ont promu les techniques et les moyens de transgresser les barrières qui emprisonnaient une œuvre littéraire donnée dans un espace déterminé, et qui n'est accessible qu'à un lectorat. Dans ce sens, la traduction de la littérature amazighe et les contraintes qu'elle soulève subsistent encore, seulement ces contraintes sont traitées actuellement dans une perspective qualitative.

Or, l'entreprise de transmettre la parole amazighe orale ou écrite s'avère difficile et périlleuse, parce que l'aventure traductionnelle ne se réduit pas seulement au simple phénomène de traduire une production littéraire amazighe, mais elle consiste aussi à mettre en évidence la situation discursive du produit littéraire et son contexte socio-historique. Notamment, le système des déictiques dans le poème de Azaykou et sa traduction : dans la langue amazighe, les pronoms personnels sont parfois ambigus quant à leur traduction :

- Tantôt attachés au verbe : « tusi yyi » (elle m'a pris)
- Tantôt implicites : « riy » (je désire)

Par la suite, elle consiste à décrypter le sens métaphorique qui sous-tend la littérature amazighe :

- « ur iyi tuqqir » (elle ne m'a pas ménagé) renvoie à la souffrance affligée au poète par la vie
- « issery γ wul inu takat » (il a enflammé mon cœur) renvoie également à la souffrance du poète, seulement ici exprimée par une autre image

Ceci indique que l'opération traduisante littéraire amazighe nécessite aussi bien la recherche des équivalences formelles et des structures linguistiques, que la recherche des équivalences fonctionnelles relevant de l'arrière plan culturel de la langue cible :

- « nsu gisen imik » : « nsu » (nous buvons) traduit par « j'en ai bu peu ».
« je » choisi par Khair Eddine à la place de « nous » utilisé par Azaykou.
- « nzi d ixef inu » (nous sommes fâché de moi) structure amazighe de Azaykou traduite par le traducteur par « je me combats, je me ressaisis »

C'est dans cette perspective que la théorie de l'équivalence de Nida : (Nida, 2001) s'oppose à celle de Georges Mounin (1986 : 7) qui stipule que la traduction est une affaire de la linguistique. Par conséquent, la distinction entre la simple traduction

d'un texte quelconque de celle qui devrait véhiculer un texte littéraire et artistique demeure nécessaire et primordiale.

Dans la langue française, l'interprétation herméneutique ne serait jamais identique aux structures de la langue amazighe, et qui paraissent faciles à traduire, pour la simple raison que la production littéraire amazighe est pleine de sens symboliques. Il faudrait plutôt parler de la signification et de la charge culturelle dans la langue cible, parce que la traduction de la littérature amazighe exploite aussi bien les ressources linguistiques que culturelles. Or, ce qui est associé dans la langue et la culture amazighe ne pourrait pas l'être dans la langue de traduction, il s'agirait alors de nouvelles associations. Or, le sens latent que le poète Azaykou vise à véhiculer dans le contexte culturel qui lui est propre est menacé par la traduction littérale, parce que ce contexte culturel n'est pas conforme aux normes adoptées dans la langue/culture cible où devrait fonctionner la production littéraire amazighe.

Même si le modèle théorique traductionnel de Woodsworth vise la reproduction de la symbolique et tente d'être fidèle pour produire le même effet sur le lecteur-récepteur que la langue et la lecture source, ce problème de la situation discursive¹ dans laquelle est produite l'œuvre source demeure l'apanage de l'activité traduisante de la littérature amazighe.

Vers la fin du siècle dernier les recherches traductologiques étaient prolifères en matière de littérature orale et écrite. Ayant pris conscience de l'insuffisance de la théorie de la traduction littérale, des traductologues, entre autres Nida, développent la théorie de l'équivalence fonctionnelle. Parce que la traduction d'un produit littéraire se trouve confrontée à un lecteur/récepteur dont l'arrière plan culturel et cognitif est forgé par la culture qui lui est propre : c'est sa culture-mère. D'ailleurs ce qui explique la traduction de Khair-Eddine en traduisant « amanar » par « Venus ».

Traduire la littérature amazighe orale et/ou écrite consiste donc à mener le processus d'interprétation (Marianne Lederer, 1994 : 32, 37) pour pouvoir faire comprendre et véhiculer le mode de pensée émanant du texte/culture source qui est inconnue au lecteur :

- « nekki gix aheyyaḍ » (moi, je suis fou)
- « ur salax ad allax » (je n'ai pas le temps pour pleurer)

Si Azaykou se voit comme un poète « fou » « aheyyaḍ », le poète Khair Eddine interprète « aheyyaḍ » comme un errant, selon la vision poétique de Khair Eddine. Ce dernier continue à traduire en considérant le poète « fou » comme poète « errant » : il ne s'agit pas de celui qui n'a pas le temps pour pleurer, mais de celui

¹ Elle est dite également situation communicationnelle, situation discursive, situation contextuelle ou encore contexte situationnel. Ce sont les conditions qui président à l'émission d'un acte de parole.

qui ne verse pas de larmes. D'ailleurs, Khair Eddine, dans sa traduction, investit un champ lexical propre à la poésie et qui relève des traits inhérents aux poètes : errance, larmes, etc. Il en est de même dans les vers 13 ; 16 ; 20.

D'où l'idée que la traduction de la littérature est une traduction utilitaire, c'est une transposition créatrice d'un texte littéraire oral ou transcrit. Puisqu'il s'agit alors de la recreation littéraire, la traduction de la littérature exploite les apports des autres disciplines connexes, notamment l'herméneutique, l'esthétique, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, ou encore l'histoire.

Ces disciplines connexes sont au service de la traduction et des traductologues en vue d'élaborer et de mettre au point une méthodologie appropriée pouvant garantir l'aboutissement de l'opération traduisante en permettant de transposer la symbolique et la métaphore lors de la traduction de la littérature orale et écrite, même si c'est cette symbolique qui fait l'originalité de l'œuvre à traduire. C'est cette originalité propre à chaque œuvre qui constitue la problématique traductionnelle selon laquelle le traducteur est souvent devant la contrainte de chercher et de savoir comment gérer et concilier les contradictions, voire concilier l'inconciliable.

Or, lorsque Khair Eddine transpose le poème « Adjar n tudert » vers le français, il traite les éléments structuraux de l'opération traduisante par le truchement d'une poétique de la traduction amazighe. Dans le cadre de cette poétique, Khair Eddine, en tant que poète amazighe et traducteur, tient compte de ce qui fait l'esthétique de l'œuvre amazighe originale, sa situation discursive et socioculturelle, aussi l'effet produit par la poésie amazighe sur le récepteur amazighe.

Par conséquent, le traducteur est convié à bien maîtriser les soubassements et le fonctionnement de la culture amazighe dans laquelle l'œuvre littéraire est produite. De ce fait s'impose la théorie de l'adaptation traductionnelle selon laquelle la traduction se révèle une sorte d'adaptation de l'œuvre littéraire à un autre environnement culturel qui va de pair avec la bonne connaissance de l'esthétique, de la poétique et de l'effet du produit littéraire amazigh sur le lecteur dont la langue/culture amazighe est la langue mère.

Quelles stratégies pour la traduction de la littérature amazighe?

Dans le domaine de la traduction de la littérature, on assiste d'un côté à la traduction susmentionnée en l'occurrence la traduction par adaptation, et d'un autre côté à la traduction littérale, dite mot à mot.

Dans le cadre de la traduction par adaptation, les éléments propres au texte littéraire amazighe - source- de départ sont substitués dans la traduction à des éléments propres au système linguistique et culturel cible :

- L'agencement syntaxique :

La traduction de la littérature orale amazighe : quel modèle traductionnel ?

« amalu n tudert nega t » (l'ombre de la vie nous le sommes) traduit par « je suis l'ombre de la vie ». Adaptation des pronoms personnels et changement de la place dans le vers du syntagme « nega t » : dans le vers amazighe, il est à la fin ; dans le vers français, avant le verbe.

- Type de phrase et ponctuation :

« tiɖaf ur a tent neqqay » syntagme affirmatif traduit en un syntagme interrogatif

- Coordination :

L'ajout d'un coordonnant dans les vers français, alors qu'il n'existe pas dans les vers amazighes sources : issery γ wul inu takat/ mais la vie embrase encore mon cœur

tiɖaf ur a tent neqqay/ mais, quel saisissement ?

Le traducteur a recours à ce genre de traduction lorsqu'il affronte des difficultés surgissant à cause des spécificités amazighes, relatives à la langue de l'œuvre traduite. Par conséquent, sans adaptation, la fidélité littérale rendrait l'œuvre incompréhensible pour le lecteur et le public ciblés.

Les teneurs de la traduction mot à mot prêchent la fidélité tant que possible en vue de sauvegarder ces éléments spécifiques à la culture amazighe, même si cette méthode présente l'inconvénient du rejet du texte traduit par le lecteur-cible qui ignore la culture amazighe sous-tendant l'œuvre littéraire traduite. Malgré cet inconvénient, la traduction littérale contribue à véhiculer et à faire connaître les composantes culturelles et esthétiques de la langue source, voire exercer un impact sur les normes de la langue cible.

En général, les deux genres de traduction, en matière de la littérature, cherchent l'équivalence esthétique, seulement la première s'intéresse à un public plus large, alors que la deuxième à un public plus restreint : c'est le public averti et initié à la réception d'une culture qui ne lui est pas propre.

Même en cherchant des équivalences, qu'elles soient sémantiques, stylistiques ou pragmatiques, ces derniers devraient garantir l'identité de la réception de l'œuvre littéraire amazighe et de sa traduction sur le plan herméneutique. C'est que cette lecture herméneutique réservée à des avertis aptes à appréhender le contexte discursif et culturel de l'œuvre amazighe ainsi créée dans un entourage étranger et qui sera connue par le lecteur. C'est dans ce sens que tout lecteur pourra interpénétrer les différents courants d'idées par le biais de la traduction qui garantit le transfert des valeurs culturelles et esthétiques.

La théorie de l'adaptation dans la traduction de la littérature donne souvent naissance à une assimilation de l'œuvre d'origine. Cette dernière véhiculant des valeurs culturelles et esthétiques données, s'en attribue d'autres qui sont propres au

public ciblé. Alors, étant vecteur d'un ensemble de valeurs, la production littéraire amazighe se retrouve réécrite autrement.

Ces considérations laissent des traductologues prôner la traduction libre qui consiste à transposer une production littéraire d'une langue à une autre. Ainsi la traduction de la littérature amazighe permet-elle d'interpréter et de lire l'implicite par le biais de l'explicite et des éléments connus de l'expérience quotidienne du lecteur. L'inconnu est transféré vers et par le connu, c'est de cette manière que les éléments et valeurs esthétiques et culturelles amazighes s'infiltrent dans un contexte qui ne leur appartient pas, mais s'y installent bel et bien. La traduction du produit littéraire amazighe se charge en plus de sa fonction communicative du transfert des valeurs et éléments culturels indispensables pour l'univers sémantique de l'œuvre littéraire.

A l'encontre de la langue quotidienne où tout est interprété littéralement à l'aide de la situation de communication, la littérature amazighe, elle, donne naissance à de nouvelles situations fictives reflétant un mode de pensée et une vision du monde qui suscite l'intérêt du traducteur, et par la suite le lecteur pour les découvrir et les explorer. Ceci n'est atteint qu'en acquérant de l'expérience et en connaissant bien le monde. Etant basée sur les éléments relevant de la réalité, l'appréhension d'une œuvre traduite est mise à la lumière de cette expérience et obéit à des interprétations multiples.

En traduisant la littérature amazighe, le traducteur est appelé à examiner minutieusement tous les sens latents plus ou moins révélés notamment par des images littéraires. Ceci parce que le traducteur de la littérature crée un environnement esthétique culturel nouveau découlant de l'œuvre amazighe source et imprégnant également sa traduction qui est destinée à un lecteur capable d'interpréter le texte et son contexte au sein de l'œuvre en question.

La tâche du traducteur de la littérature amazighe consiste alors à établir les liens qui unissent l'œuvre avec les œuvres de son époque et avec les courants littéraires propres à la langue et culture amazighes. Ceci pour transposer ces liens en un langage et une culture dont le caractère peut être différent, et qui emploie des normes propres à une autre culture et à une autre vision du monde.

La traduction de la littérature amazighe relève de l'herméneutique (Robert LAROSE, 1989 : 140, 141). Elle consiste à transférer les valeurs esthétiques et culturelles de l'œuvre. Ce transfert débute par identifier les sens des éléments du texte amazighe. Ensuite rechercher, interpréter et développer leur symbolique. Modifier le sens par suppression de l'un des éléments sémantiques du texte du départ, ou ajout d'un sens nouveau propre à la culture de la langue cible. Enfin remplacer d'une manière ou d'une autre les éléments sémantiques du texte de départ par d'autres, plus ou moins équivalents.

En outre, le traducteur de la littérature amazighe est convié, dans le cadre d'une lecture plurielle, à procéder à une étude thématique du texte amazigh en parallèle

avec son canevas contextuel relevant des conditions historiques de sa production. De ce fait, le traducteur de la littérature amazighe visera non seulement le sens littéraire mais également le sens extra-littéraire (Marianne Lederer, 1994 : 15, 37). Autrement-dit, il ne s'agit pas seulement de passer du code linguistique amazighe à un autre mais de savoir interpréter tout un réseau sémantique littéraire qui ne s'offre que lorsque le traducteur interroge dans le produit littéraire amazighe tout ce qui relève de l'historique, du social, du culturel, enfin du textuel et de l'extratextuel. Dans ce sens Marianne Lederer écrit : « Fondamentalement, pour le traducteur, un texte est fait des connaissances linguistiques et extra-linguistiques [...]. Le texte étant l'objet et la raison d'être de la traduction [...], il faut dès le départ faire le partage entre la langue, sa mise en phrases et le texte ; car si l'on peut "traduire" à chacun de ces niveaux, l'opération de traduire n'est pas la même selon que l'on traduit des mots, des phrases ou des textes » (Marianne LEDERER, 1994 : 13).

Conclusion

Traduire la littérature amazighe est le voyage des mots d'un monde connu et authentique, considéré comme modèle de base dans la langue et le texte, vers un monde étranger au premier et dans lequel le mode de penser et la vision du monde déterminent le modèle de base de ce dernier.

Ce voyage traductionnel de la littérature amazighe – source – vers la littérature cible ne serait possible que par la quête de l'équivalence sur les plans métaphorique et culturel dans le monde cible. Pour accéder à l'équivalence, il s'agirait d'étudier l'extratextuel propre aux mondes différents, aux deux cultures différentes, langue amazighe et langue cible : la langue, la littérature, la tradition, les conditions de la production du texte, l'auteur, les courants littéraires de son époque, l'effet produit par l'œuvre sur le lectorat dans le pays d'origine.

Il est à noter que ces mêmes éléments de la langue et culture amazighes doivent être pris en considération par le traducteur dans le monde et culture d'arrivée. Ceci pour pouvoir établir les équivalences et les sens métaphoriques objet de la quête du traducteur de la littérature amazighe.

Bibliographie

AZAYKOU, A. S. (1988), *Timitar*, Édition Okad, Rabat.

LAROSE, R. (1989), *Théories contemporaines de la traduction*, Presses de l'Université de Québec, Québec, 2^{ème} impression, Février 1992.

LEDERER, M. (1994), *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.

MOUNIN, G. (1986), *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.

NIDA, E. (2001), *Contexts in translating*. - Amsterdam: J. Benjamins.

SELESKOVITCH, D. et LEDERER, M. (2001), *Interpréter pour traduire*, Paris, Editions Didier.

KHAIR EDDINE, M. (1980), *Timitar (signes)*, Traduit par in Journal Al Maghrib du 21/22 décembre 1980.

WOODSWORTH, J. (1988), « *Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire* », in TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol. 1, n° 1.

Notes sur la parole sifflée en usage dans le Haut-Atlas marocain. Premières observations

Gérard Pucheu

In the 220 countries in the world, some seven thousand languages are spoken, of which only six hundred have a written form. Fewer than sixty whistled languages have so far attracted attention, but certainly under twenty have been studied to date.

The first publications on Silbo Gomero, the whistled language of the Canary Islands, appeared at the end of the nineteenth century. Progress in genetics has recently confirmed that the Guanches, the first inhabitants of the Canary Islands around 3000 BP, were Amazighe people. If it is generally accepted that Silbo Gomero is of Amazighe origin, no research to verify this hypothesis had previously been carried out in the regions where amazighe language is spoken.

This was the purpose of our investigation which has ascertained, in the Moroccan Atlas Mountains, the practice of whistled amazighe, no doubt widespread and flourishing.

Dans la région du bassin méditerranéen sur laquelle porte notre recherche¹, aucune mention scientifique n'avait été faite de la transmission de la parole par le sifflement avant le milieu du 19^e siècle.

En permettant à deux interlocuteurs d'échanger à *grande distance* des messages non convenus à l'avance par la reproduction sifflée des syllabes et des mots du langage parlé, cette technique a bien un statut de communication à part entière. *C'est un langage sifflé* substitutif de la parole, utilisé surtout dans des reliefs très accidentés.

¹ Cette recherche a été entreprise dans le cadre de nos activités personnelles, après l'avis encourageant formulé par R.G. Busnel, ex- Directeur de Recherches (CNRS, Paris), notre éminent conseiller sur ce sujet et précurseur dans ce domaine. Nous lui dédions ces premiers résultats et le remercions ici.

Pour leur soutien et leurs avis éclairés, nos remerciements à :

Meftaha Ameer (IRCAM, Rabat), Ouzna Ouaksel (INALCO, Paris), Hammou Belghazi (IRCAM, Rabat), Mustapha Qadery (Université, Rabat), Ahmed Sabir (Université, Agadir), Kamel Naït Zerrad (INALCO, Paris), Bassou Oujabbor, Lhou Marghine (Association Akhiam, Agoudal) et Philippe Biu (Université, Pau).

L'attention portée depuis un siècle et demi aux langages sifflés en général et à ceux de la Méditerranée en particulier trouve son origine aux Îles Canaries (Document 1).

1. Le rôle central de l'origine amazighe (berbère) des Guanches

L'origine amazighe des Guanches, les aborigènes des Îles Canaries, trouve une première confirmation dans la recherche anthropologique et archéologique. Elle est confirmée par les tout récents apports de la génétique des populations : Rosa Fregel (2009). Dans ces îles, la vraisemblance de l'origine berbère de la technique sifflée, transférée il y a des siècles du parler Guanche à l'espagnol semble aller de soi mais cette hypothèse restait à vérifier.

À ce jour, et à notre connaissance, aucune observation, aucune recherche n'a tenté de savoir si un tel langage sifflé avait existé ou était encore en usage, même de façon vestigiale, parmi les populations amazighes (berbères), les Imazighen², géographiquement localisables dans cette grande région montagneuse du nord de l'Afrique.

Malgré l'amélioration du réseau routier et le nombre croissant de visiteurs, personne n'a fait mention, dans ces régions, de techniques sifflées de communication identiques ou comparables à celles des Canaries, géographiquement si proches.

Devant cette inconnue nous avons entrepris *une enquête de terrain* pour établir si un langage sifflé avait été pratiqué ou était encore en usage dans le Haut-Atlas Marocain.

2. Zone prospectée

Le choix de la zone d'investigation a reposé sur des critères d'altitude, de degré d'isolement et de persistance, en 2013, d'un mode de vie traditionnel totalement intact.

Un parcours dans la zone du Haut-Atlas Central et Oriental a été défini avec des guides marocains de randonnée en haute montagne consultés pour leur parfaite connaissance de cette région et de ses habitants. Ils ont aussi mentionné une vaste région correspondant à ces critères qui, pour l'instant, reste à prospecter : les massifs du M'Goun, du Sirwa et du Saghro.

Les critères d'altitude ont fait choisir prioritairement la chaîne du Haut-Atlas Central et Oriental et les déplacements dans les hauts plateaux et les cols, le long

² amazighe : langue des Imazighen, peuple berbère de l'Afrique du Nord. Amazighe, Imazighen : endonymes correspondant à Berbère/Berbères, termes exonymes en usage chez les non-amazighophones.

des lignes de crête, au plus près des zones de pastoralisme, notamment la région d'Agoudal (le village le plus haut du Maroc : 2400m d'altitude), d'Anemzi ou d'Agoudim vers l'Est et de Tasraft n'Aït Abdi (Tasreft) vers le Sud-ouest.

D'autres localités ont été retenues pour leur degré d'isolement, leur situation en dehors des circuits touristiques et la difficulté d'y accéder :

- Anergui, au bout de la vallée des Aït Bougmez.- Tabant, point extrême d'une autre vallée et siège du Centre Marocain de Formation aux Métiers de la Montagne.

- Zaouiat Ahansal, bourgade accessible depuis la précédente par un col et une piste à plus de 2700m d'altitude.

Enfin, pour sa situation unique au pied du Mont Toubkal (4167m d'altitude), Imlil offrait l'opportunité de recueillir des informations auprès des nombreux guides de haute montagne qui parcourent cette vaste zone de pastoralisme.

3. Bilan global de l'investigation sur le terrain

En août-septembre 2013, nous avons établi un premier contact dans le Haut-Atlas Marocain auprès de diverses tribus amazighes (berbères) à propos desquelles aucun rapport n'avait fait mention de langage sifflé.

Nous rapportons ici l'existence d'une pratique de la parole sifflée tamazighte³ dans le Haut-Atlas et qu'elle y est habituelle. Le détail des énoncés sifflés constatés et de leur contexte fait l'objet d'un document de présentation séparé (document audio 8).

Cette recherche, très ponctuelle, n'a porté que sur une petite partie de cette chaîne (partie centrale et orientale) :

- la région d'Agoudal, d'Anemzi et d'Agoudim : tribu des Aït Hadiddou ;
- les hauts plateaux de Tasraft n'Aït Abdi et d'Anergui : tribu des Aït Abdi ;
- à L'misd, près d'Aghbala : hameaux Aït Rinch des Aït Abdi.

Dans ces localités, il nous a été confirmé que l'utilisation de la parole sifflée est usuelle chez les adultes et enfants de tout âge. Elle fait partie intégrante de l'activité pastorale, elle est habituelle pour les différentes générations, elle est comprise et pratiquée même par les plus jeunes et son apprentissage entre dans le processus d'acquisition de la langue maternelle.

³ *tamazighte, tachelhite, tarifite* : variétés (géolectes) de l'amazighe, parlées respectivement au centre, au sud et au nord du Maroc.

Géolecte : variété, spécificité locorégionale d'une langue.

Il s'agit d'un langage à part entière : un système substitutif de la parole par modulation sifflée des syllabes parlées, comme c'est le cas pour l'espagnol sifflé des Canaries (le Silbo Gomero). Dans sa dimension humaine et sociale, cette forme de langage est intimement liée à un mode de vie et à une tradition pastorale qui lui confèrent un intérêt culturel et patrimonial.

Comme le Silbo, la parole tamazighte sifflée code une langue non-tonale⁴, dont le système vocalique simple comporte un nombre limité de voyelles ou semi-voyelles. Par contre, le système consonantique du tamazighte parlé est plus complexe que celui de l'espagnol.

En raison des limites humaines communes à tous les siffleurs étudiés, la totalité des phonèmes du tamazighte ne peut être transposée dans le sifflement. Il en résulte une sous-différenciation⁵ du code sifflé, source d'ambiguïtés que les interlocuteurs doivent lever soit par le contexte, soit par la répétition, soit par la reformulation.

Ce mode de communication est focalisé sur l'activité du pastoralisme dont il est un outil de travail. Cependant, les siffleurs expérimentés ont le sentiment que leur compétence leur permet de coder n'importe quel message oral, tout comme ils expliquent la difficulté d'intercompréhension hors de la sémantique et du lexique habituel. La compétence relative des deux interlocuteurs est également primordiale, tant en situation d'émission que de réception (Document Audio 1).

La pratique de ce langage respecte des protocoles comme la mise en place des échanges par le biais du sifflement : (*appel d'ouverture du canal de communication, identification de l'interlocuteur à distance et localisation*) et des procédures de sécurisation des messages (*redoublement de l'émetteur et accusé de réception du destinataire, avec répétition, au besoin, d'une partie significative du corps du message*). Autant de processus visant à lever l'ambiguïté des messages sifflés et à surmonter les difficultés de transmission liées à la configuration du terrain. L'ensemble de ces protocoles est commun à la plupart des langages sifflés déjà étudiés.

Dans tous les lieux où nous avons eu l'occasion de mener des observations positives, la pratique du langage sifflé n'est ni marginale, ni anodine : elle est intégrée à l'activité pastorale. Les siffleurs plus âgés et expérimentés déplorent la baisse relative du nombre de siffleurs compétents (selon eux, une centaine sur 3000 habitants à Agoudal). Mais de nombreux jeunes adultes et adolescents, sans doute souvent bergers, pratiquent la parole sifflée par goût.

⁴ *Tonale* : aux voyelles d'une langue *tonale* sont associées des durées (longue, courte) et des hauteurs (basse, moyenne, haute) pouvant se succéder en modulation d'une même voyelle. Dans le monde, les langues tonales sont majoritaires, excepté en Europe.

⁵ *sur/sous-différenciation* : précision relative de deux systèmes de signes comportant plus ou moins d'unités pertinentes pour désigner le même référent (Riche dans la forme parlée d'une langue, le système consonantique est beaucoup plus réduit dans sa forme sifflée : sous différencié, le code sifflé induit des ambiguïtés).

4. Le détail des entrevues

En nombre forcément limité, elles constituent un premier contact : les prises d'indices dans ces trois régions du Haut-Atlas ont été faites sur le vif, sans protocole préétabli d'enquête ou de collecte.

Agoudal

Localisation : N 32° 00' 47,67", O 5°29' 07,25"

Altitude 2400m,
tribu Ait Haddidou.

Sur ce haut-plateau de l'Assif Melloul, près d'Imilchil, au bout de la vallée du Todgha, région de Tineghir, certains bergers sont nomades, d'autres semi-nomades. Ils pratiquent le nomadisme en hiver mais beaucoup sont également cultivateurs et possèdent une habitation familiale fixe.

Trois bergers semi-nomades de ce village nous ont confirmé qu'ils pratiquent la parole sifflée depuis leur plus jeune âge : 10 à 12 ans (Document Vidéo 2). Selon leurs dires, dans ce village de 3 000 habitants où tous les hommes adultes sont (ou ont été) bergers, près d'une centaine pratique le langage sifflé à des degrés de compétence divers, mais un nombre beaucoup plus grand est capable de le comprendre (Document Audio 2). Actuellement en déclin, cette pratique et cette compétence semblent très majoritairement limitées aux hommes.

La pratique constatée

Ces bergers ont déjà quinze ans de pratique du sifflement : il fait pour eux partie intégrante de l'activité pastorale. Des codes sonores leur permettent de conduire avec précision les troupeaux à distance, de les inciter à boire ou à manger. Mais ils font également usage d'un sifflement articulé, d'une parole sifflée à longue portée, pour communiquer de loin entre bergers (Documents Audio 3, 4 et 5).

Dans ce dernier cas, le constat immédiat est qu'il s'agit bien d'un substitut au langage parlé, modulé dans des sifflements pour en augmenter la portée. Selon eux, cette portée peut atteindre 3 à 4 kilomètres si le vent et la configuration des lieux sont favorables. Mais la modulation de la parole par le sifflement induit une forte sous-différenciation et augmente l'ambiguïté du message⁶.

Un siffleur expérimenté précise les détails suivants (Document Vidéo 1) :

⁶ Du système phonologique de l'amazighe oral comportant 27 consonnes, 4 voyelles et 2 semi-voyelles (IRCAM, 2005), la modulation sifflée ne discrimine vraisemblablement pas plus de 4 consonnes et 4 voyelles chez la majorité des siffleurs. Plus limité que la parole, le code sifflé induit donc des confusions.

- dans son cas, l'apprentissage ne s'est pas fait par transmission familiale d'une génération à l'autre, mais entre jeunes de la même classe d'âge dans le cadre de l'activité pastorale ;
- un échange sifflé est précédé d'un appel et de l'identification réciproque des interlocuteurs. Il finit par un accusé de réception et de compréhension du message ;
- il confirme se sentir à même de transmettre n'importe quel message, non convenu à l'avance, dans les limites de sa propre compétence d'émetteur et en fonction de la connaissance qu'il a des compétences du récepteur. En restant dans la sémantique et le lexique habituels des échanges sifflés dans la vie pastorale, il garantit une bonne intercompréhension immédiate. (Document Audio1)

Hauts plateaux entre Tasraft n'Aït Abdi et Anergui

Localisation approximative : N 32°09'16.02", O 5°55'21.90".

Altitude 2300m.

Tribu Ait Abdi.

Rencontre impromptue avec un groupe de quatre bergers dans une haute vallée d'alpage, deux jeunes adultes et deux préadolescents, en l'absence de tout interprète. La communication a donc été limitée à des rudiments d'arabe dialectal.

La pratique constatée

À notre grande surprise, le plus jeune montre une grande maîtrise du sifflement dans l'émission de trois messages de son choix de longueur variable (Document Vidéo 4).

Le comportement de ses amis plus âgés montre qu'ils le considèrent comme compétent : en effet, il module de façon fluide et reproductible à l'identique. Nous en concluons que dans le groupe des Aït Abdi de cette haute vallée, l'apprentissage de la parole sifflée se fait par immersion linguistique, que la pratique sifflée fait partie intégrante de l'activité pastorale et qu'elle est habituelle y compris chez les plus jeunes.

Aghbala, environs du village de L'msid (Alemsid)

Localisation : N 32°31'34.12"O 5°35'13.42".

Altitude 1800m.

Hameaux Ait Rinch des Aït Abdi.

Avant d'accéder aux pistes qui nous auraient conduit aux douars (hameaux) Aït Rinch de la tribu des Aït Abdi, nous rencontrons dans le village de L'msid, deux jeunes de moins de 30 ans ayant une activité non pastorale au village. Ils disent pratiquer la parole sifflée ensemble depuis l'enfance. Ils se prêtent volontiers à une

séance de démonstration et d'explication. Ils sifflent des messages hors contexte pastoral parmi lesquels une invitation à aller boire le thé ou des vœux de bonne année... (Document Vidéo 3).

Cette rencontre indique que, dans cette région, la pratique de la parole sifflée n'est ni marginale ni strictement limitée au pastoralisme puisque les jeunes adultes la pratiquent aussi par goût depuis leur plus jeune âge (Document Audio 6).

5. Approche comparative des énoncés parlés et sifflés⁷

La parole sifflée dans son contexte

Par le sifflement, la parole peut être transmise en dépit de contextes défavorables : la distance pour le pastoralisme, l'importance des bruits de la nature pour la chasse, ou la pollution sonore en général.

Cette transposition du langage oral en fonction de l'environnement (orographique ou autre) témoigne de *la dynamique adaptative du langage et du génie linguistique particulier de certaines communautés humaines*.

Si la parole criée est difficilement compréhensible au-delà de 300m, la parole sifflée peut porter jusqu'à 2 à 3 km dans des conditions optimales. C'est pourquoi l'émetteur cherche à réunir le plus grand nombre possible de circonstances favorables.

Comme pour les autres langages sifflés, les conditions optimales en montagne consistent à siffler :

- dans une vallée en V, pour optimiser la propagation par l'écho,
- du bas de la vallée vers le haut, pour compenser l'amortissement de l'onde sonore,
- avec un vent favorable, soufflant dans le sens de la transmission, pour augmenter la portée du signal.

⁷ Ces éléments de comparaison restent à portée documentaire. Établis d'après nos premières constatations et par analogie avec les autres langages sifflés du pourtour méditerranéen, ils demandent à être confirmés par une étude plus étendue des pratiques sifflées dans la chaîne de l'Atlas, et par une analyse linguistique pertinente.

Les unités pertinentes de premier niveau : les syllabes

La similitude des énoncés est parfaite, car la séquence sifflée reproduit l'oral : ce sifflement articulé est bien une parole sifflée. On constate bien le même nombre de composantes syllabiques dans les deux énoncés (Document Audio 8).

Les unités pertinentes de deuxième niveau : les phonèmes (vocaliques et consonantiques)

Le système phonologique de l'amazighe oral comporte 27 consonnes et 6 voyelles ou semi-voyelles (IRCAM, 2005). Cependant la modulation sifflée tamazighte, dont l'étude reste à faire, ne discrimine sans doute pas plus de 4 consonnes et 4 voyelles comme chez la majorité des siffleurs, qu'ils soient Amazighes, Grecs, Espagnols ou Français.

La parole tamazighte sifflée transpose au moyen de 8 modulations différentes seulement les 33 sons constituant le système du langage oral. Elle possède donc moins de signes pour coder une même réalité sonore. Le codage sifflé est, de ce fait, sous-différencié par rapport au langage oral.

Le passage du code oral au code sifflé conduit souvent à siffler de façon identique des sons distincts dans le langage oral, provoquant des confusions, des ambiguïtés. Il est donc nécessaire de mettre en place des stratégies de désambiguïsation à travers des protocoles de communication dont voici les principaux (Document Audio 8) :

- *Appel* : « Aha waha ! » (Hep! Vous ! (là-bas)).
- *Identification de l'interlocuteur* : « Ah ! Hassan ! » (Eh ! Hassan !).
- *Prise en compte de l'appel par l'interlocuteur* : acceptation et ouverture du canal de communication : « Awa yih » (Oui, j'écoute).
- *Redoublement systématique du message* :
« Addu d, addu d » (viens, viens).
« Awa ha yi ddiy nn , awa ha yi ddiy nn » (j'arrive, j'arrive).
- *Recours aux énoncés longs* :
« Addu d ad nɛmmr atay s taddart » (Viens boire le thé à la maison).

Le contexte aide à la levée des ambiguïtés : dans un énoncé, la sémantique des termes clairement interprétables facilite la discrimination des autres.

- *Adaptation de la puissance sonore et surtout de la durée des voyelles en fonction de la distance estimée de l'interlocuteur* :

La clarté de la séquence vocalique de l'énoncé conditionne l'interprétation du message alors que la portée du sifflement dépend de la puissance d'émission qui doit augmenter proportionnellement à la distance.

Enfin, *même si toute parole peut théoriquement être sifflée*, dans la pratique le contenu est restreint à la sémantique et au lexique attachés à un contexte très particulier commun aux interlocuteurs. De fait, il y a connivence sur le thème de l'échange lié à des nécessités pratiques (ici, l'activité pastorale).

Les énoncés sifflés

En raison des impératifs de traduction et au besoin d'intelligibilité pour des non-amazighophones, la prise d'indices s'est limitée à de courts messages parlés et sifflés concernant l'activité pastorale et quelques stratégies de mise en place de l'échange (Document Audio 8).

- « viens » « addu d » « ɔ.ʌ.ʌ.ɔ ʌ »
- « viens à la maison » « addu d s taddart » « ɔ.ʌ.ʌ.ɔ ʌ ʔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ.ʔ »
- « viens à la montagne » « addu d s ɛari » « ɔ.ʌ.ʌ.ɔ ʌ ʔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »
- « va à la maison » « ddu s taddart » « ʌ.ʌ.ɔ ʔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ.ʔ »
- « va à la montagne » « ddu s ɛari » « ʌ.ʌ.ɔ ʔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »
- « va à la rivière » « ddu s asif » « ʌ.ʌ.ɔ ʔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »
- « la brebis » « tixsi » « ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »
- « la chèvre » « tayat » « ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »
- « conduis les brebis là-bas » « ttid ulli nnay » « ʔ.ʌ.ʌ.ɔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »
- « viens boire le thé à la maison »
- « addu d ad nɛmmr atay s taddart » « ɔ.ʌ.ʌ.ɔ ʌ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ.ʔ »
- « j'arrive » « awa ha yi ddiɣ nn » « ʔ.ʌ.ʌ.ɔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »
- « hep, vous (là-bas) » « aha waha » « ʔ.ʌ.ʌ.ɔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »
- « oui, oui, j'écoute » « awa yih » « ʔ.ʌ.ʌ.ɔ ʔ.ʌ.ʌ.ɔ »

Un début d'approche comparative associant chaque énoncé oral à sa forme sifflée par plusieurs siffleurs tente de faire ressortir les proximités sonores parlé/sifflé et de retrouver les constantes articulatoires communes aux différents émetteurs (Document Audio 8).

Ces constats sont un argument pour entreprendre une description plus systématique du tamazighte sifflé et une analyse phonético-phonologique comparée des systèmes oral et sifflé.

Enfin, l'existence tout à fait envisageable d'une forme sifflée des autres géolectes de l'amazighe ouvre la voie à de futures investigations.

En conclusion

Notre recherche dans le Haut-Atlas ne couvre qu'une partie très restreinte de cette chaîne où les populations pratiquent le nomadisme ou le semi-nomadisme dans des zones d'une altitude moyenne de 2000m. Comme l'hiver peut être très rude dans ces contrées, certains éleveurs partent alors en transhumance vers les chaînes présahariennes (Documentaire Vidéo 5).

On peut raisonnablement envisager que c'est dans cette chaîne de montagnes, le long d'un axe Aghbala-Tafraout, que pourrait être conduite une investigation plus détaillée sur la parole sifflée dans le contexte de la tradition pastorale. Ces régions ont gardé intact jusqu'à ces dernières années un mode de vie totalement traditionnel et authentique adapté à leur milieu. Le langage sifflé fait partie de ce patrimoine local.

L'amélioration du réseau routier y est récente. Les réseaux électrique et téléphonique sont en cours d'extension. Dans le Haut-Atlas comme en France, aux Canaries, en Grèce ou en Turquie, le contact avec le progrès technique risque de marquer le début du déclin de la pratique traditionnelle du langage sifflé.

Pour le moment, ces premiers indices, même limités en nombre, révèlent une pratique habituelle du langage sifflé dans cette région. Il est plus que probable que le massif de l'Atlas est, dans le pourtour méditerranéen, la région où la pratique de la parole sifflée a la plus grande extension géographique et le plus grand nombre d'adeptes. Sa réalité ethnologique, son extension géographique, le nombre de ses utilisateurs et l'étendue de son lexique usuel restent à documenter, de même qu'une étude acoustique et phonético-phonologique.

Document 1

Historique

Des recherches récentes sur une pratique ancestrale dans le bassin méditerranéen

L'attention portée depuis un siècle et demi aux langages sifflés en général et à ceux de la Méditerranée en particulier trouve son origine aux Îles Canaries.

En voici les étapes significatives :

À la suite de deux religieux français (Bontier, Le Verrier, 1630), un géologue allemand (Von Fristch, 1867) évoque pour la première fois l'usage d'une communication sifflée par la population Guanche de ces îles.

Il faudra ensuite attendre plus de vingt ans pour que des études plus complètes soient entreprises sur le même thème, successivement par deux anthropologues, l'un allemand (Quedenfeldt, 1887) et l'autre français (Lajard, 1891). Une publication très détaillée d'un espagnol (Chil y Naranjo, 1880) soulignait déjà l'importance de la communication par sifflement dans les Îles Canaries.

Dans la période s'étendant de 1960 à 1980, le système de communication sifflée à grande distance découvert et étudié aux Canaries, et utilisant comme base la langue parlée espagnole, a été retrouvé avec les mêmes techniques en France, à Aas (Vallée d'Ossau, Pyrénées), en Turquie (villages de la région de Kuskoy), en Grèce (Village d'Antia, Ile d'Eubée), en Guyane française (village Hmong de Cacao), au Mexique au sein de plusieurs communautés indiennes, ainsi qu'en Chine et en Malaisie.

Avec les études bioacoustiques (Busnel, 1964, 1967, 1970, 1976) et linguistiques (Classe, 1956, 1957), (Bunel et Classe, 1976), (Meyer, 2005), (Meyer et Gautheron, 2005), la caractérisation scientifique des langages sifflés a commencé dans sa forme actuelle. Elle a été conduite parallèlement aux Îles Canaries avec des travaux de phonologie (Trujillo, 1976, 2006) et de documentation linguistique et ethnographique (Morera, 2007).

En 2009 le langage sifflé des Îles Canaries, le Silbo, a été inscrit sur la Liste du Patrimoine Immatériel de l'Humanité par l'UNESCO, en raison de son intérêt ethnologique et de l'exception linguistique qu'il représente.

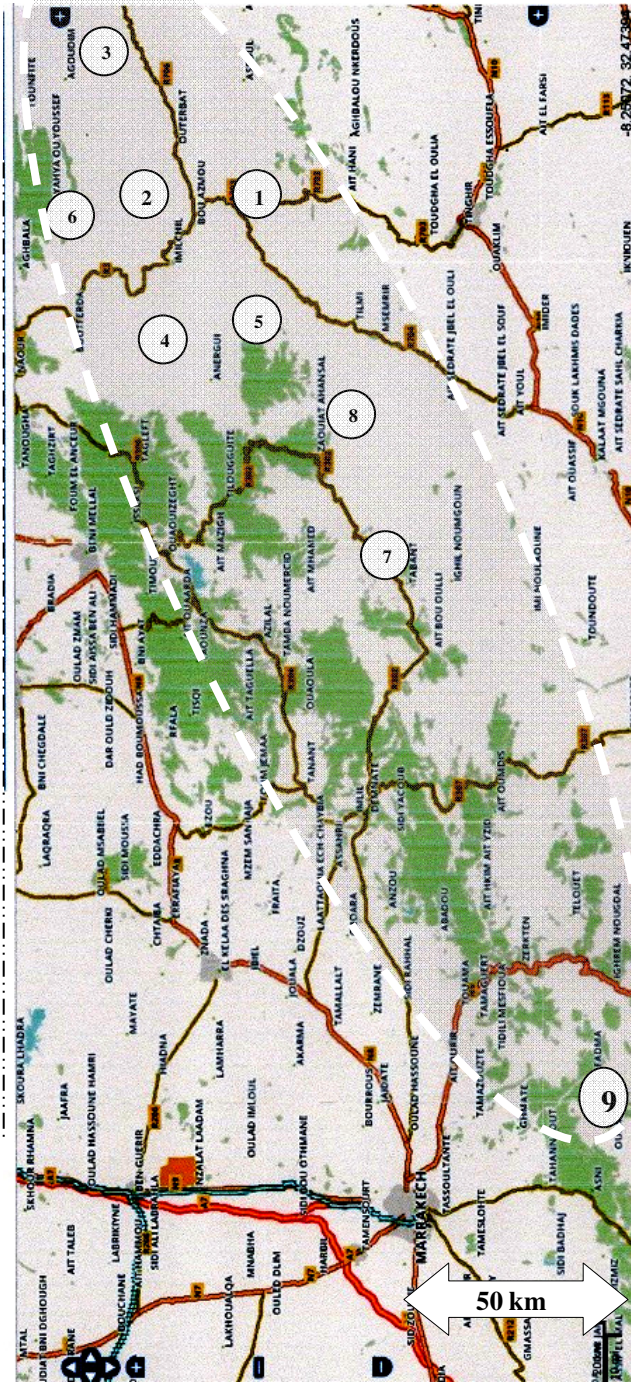
À La Gomera (Îles Canaries), le Silbo est devenu une discipline d'enseignement primaire et secondaire régie par des instructions didactiques spécifiques (Gobierno de Canarias, 2005).

Les langages sifflés continuent à faire l'objet de recherches et de programmes de sauvegarde et de revitalisation sur plusieurs continents dans une perspective de transmission du patrimoine linguistique (Meyer, 2014).

Document 2

Itinéraire Août 2013
Haut Atlas
Maroc

1. Agoudal
2. Imilchil
3. Anemzi Agoudim
4. Tasraft n'Aït Abdi
5. Anergui
6. Aghbala
7. Tabant
8. Zaouiat-Ahansal
9. Imlil



Parcours dans le Haut-Atlas Marocain (Août 2013).

Références bibliographiques

- Bontier et Le Verrier (1630), « Histoire de la première découverte et conquête des Canaries, faite dès l'an 1402 par Messire Jean de Béthencourt », *Le Canarien*, p. 126.
- Busnel *et al.*, (1962a), « Sur l'aspect phonétique d'une langue sifflée dans les Pyrénées françaises ». *Proceedings of the International Congress of Phonetical Science*, Helsinki. The Hage: Mouton, p. 533-546.
- Busnel *et al.*, (1962b), « Un cas de langue sifflée dans les Pyrénées françaises », *Logos* 5, p. 76-91.
- Busnel, R-G. (1964), *Documents sur une langue sifflée pyrénéenne*, SFRS. Paris.
- Busnel, R-G. (1967), *Documents sur une langue sifflée turque*, SFRS, Paris.
- Busnel, R-G. (1970), « Recherches expérimentales sur la langue sifflée de Kusköy », *Revue de Phonétique Appliquée* », N°14/15, p. 41-57.
- Busnel, R-G (1974a), « Bioacoustique de la langue sifflée mazatèque », *Revue d'acoustique*, 29, p. 94-100.
- Busnel, R-G. et Classe A. (1976), *Whistled languages*, Springer-Verlag. Berlin.
- Chil y Naranjo Dr., G. (1880), *Estudios Históricos, climatológicos y patológicos de las Islas Canarias*, Ernest Leroux(éd.), Paris
- Classe, A. (1956), « Phonetics of the Silbo Gomero », *Archivum linguisticum*, N°9, p.61.
- Classe, A. (1957), « The whistled language of La Gomera », *Scientific American*, N°196, p.111-124.
- Classe, A. (1963), *Les langues sifflées, squelettes informatifs du Langage, Communication et Langage*, Moles et Valencien (éd), Paris
- Fregel *et al.*, (2009) « Demographic history of Canary Islands male gene-pool: replacement of native lineages by European », *B M C Evolutionary Biology*, London. <http://www.biomedcentral.com/1471-2148/9/181>, décembre 2014.
- Lajard, M. (1891), « Le langage sifflé des Canaries », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, IV° Série, tome 2, 1891. pp. 469-483.
- Gobierno de Canarias (Ed.) (2005), *El Silbo Gomero, Materiales Didácticos*, Programas de Inovación Educativa, Programa de Contenidos Canarios : http://silbo-gomero.com/pconcan_Silbo_Gomero.pdf, décembre 2014.
- Meyer, J. (2005a), « Whistled speech: a natural phonetic description of languages adapted to human perception and to the natural environment », *Proceedings of Interspeech 2005*, Lisboa, 49-52.
- Meyer, J. (2005b), *Description typologique et intelligibilité des langues sifflées, approche linguistique et bioacoustique*, Thèse de 3ème Cycle, Lyon2.
- Meyer, J. (2009), <http://www.lemondessiffle.free.fr>, décembre 2014.

Meyer, J. (2014) « Parler comme les oiseaux », *Dossier pour la Science*, N° 82, p. 88-92.

Meyer et Gautheron (2005), « Whistled speech and whistled languages », *Encyclopedia of Language and Linguistics 2nd Edition*. Elsevier.

Quedenfeldt, M. (1887), « Die Pfeifsprache auf der Insel Gomera », *Zeitschrift für Ethnologie, Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, N°19, p.731-741.

Von Fritsch, K. (1867), « Reisebilder von der Canarischen Inseln », *Mittheilungen aus Justus Perthes geographischer anstalt*, N°22, p.174.

Documentation audio

1 : Possibilités et limitations du langage sifflé : décembre 2014.

2 : Point de vue d'un ancien sur sa pratique : <http://tamazighte.siffle.free.fr/siffleura3.mp3>, décembre 2014.

3, 4, 5 : Entretien avec 3 jeunes bergers Aït Haddidou.

3 : <http://tamazighte.siffle.free.fr/siffleur1.mp3>, décembre 2014.

4 : <http://tamazighte.siffle.free.fr/siffleur2.mp3>, décembre 2014.

5 : <http://tamazighte.siffle.free.fr/siffleur3.mp3>, décembre 2014.

6 : Deux ex-bergers Aït Rinch pratiquent le langage sifflé par goût. <http://tamazighte.siffle.free.fr/aghbala.mp3>, décembre 2014.

7 : « Paroles de siffleurs » : entretiens avec les siffleurs Tamazighes et commentaires associés :

<http://tamazighte.siffle.free.fr/paroles.pps>, décembre 2014.

8 : « Langage sifflé tamazighte » : détail des énoncés sifflés. Contexte d'émission et approche comparative avec la parole.

<http://tamazighte.siffle.free.fr/tamazighte.pps>, décembre 2014.

Documentation vidéo :

1 : Un siffleur expérimenté parle de sa pratique : <http://youtu.be/SEiPikw2Djg>, décembre 2014.

2 : Trois bergers Aït Haddidou témoignent : <http://youtu.be/XyII1IObH78>, décembre 2014.

3 : Deux ex-bergers Aït Rinch sifflent des vœux de bonne année : <http://youtu.be/2bHEzfRNXnA>, décembre 2014.

4 : Compétence impressionnante d'un très jeune berger Aït Abdi : <http://youtu.be/FnMRUmp9I4I>, décembre 2014.

5 : Agoudal, le plus haut village du Maroc, (Documentaire FR3, 2007) :

<http://youtu.be/7nKaLIoWZkU>, décembre 2014.

Comptes rendus

Herbert POPP, Mohamed AÏT HAMZA et Brahim EL FASSKAOUI (2011), *Les agadirs de l'Anti-Atlas occidental. Atlas illustré d'un patrimoine culturel du Sud marocain*. Naturwissenschaftliche Gesellschaft Bayreuth, Bayreuth, 499 p.

Après la Tunisie et le beau livre sur ses *ksur*, paru en 2010 (Popp et Kassah, 2010), c'est maintenant le tour du Maroc dans cet estimable projet de recherche appliquée qui, depuis 2009, a pour objet les greniers fortifiés du Maghreb. Car, en effet, cette monographie n'est que le deuxième jalon du travail d'inventaire, de nature essentiellement géographique et patrimoniale, que Herbert Popp s'est proposé de réaliser, cette fois-ci en collaboration avec Mohamed Aït Hamza et Brahim El Fasskaoui, sur ces singuliers, à plusieurs titres, espaces construits nord-africains.

Bien que consacrée au seul Anti-Atlas occidental, cette initiative maroco-allemande impressionne par son ambition et le soin porté à l'édition de l'ouvrage qui rend compte de ses résultats. Puisque non seulement presque deux cents *igudar* ont été visités, dont 107 inventoriés de façon plus ou moins systématique, mais encore leur présentation dans ce livre témoigne d'un travail extrêmement minutieux, et esthétiquement réussi, au niveau de la composition, de la mise en page et de l'illustration. Et il va de soi que, parmi cette iconographie d'une richesse et d'une qualité visuelle remarquables, les splendides photos aériennes d'André Humbert occupent une place privilégiée.

Précédé d'une introduction, sorte de parcours historiographique qui rend justice à la contribution du voyageur allemand Werner Wrage, jusqu'à présent inconnue chez les non germanophones, l'ouvrage est divisé en deux parties : une étude d'ensemble, présentée comme une « lecture » patrimoniale des *igudar* de la zone analysée, et le catalogue des sites visités, c'est-à-dire l'atlas illustré à proprement parler. Une liste bibliographique assez exhaustive, un très utile glossaire et plusieurs index complètent le volume.

L'étude préliminaire comporte cinq chapitres qui abordent tout un éventail de sujets allant de l'origine des greniers fortifiés à leur état actuel et aux enjeux que leur valorisation représente, en passant par des questions liées à leur typologie, leurs caractéristiques architecturales, leur évolution spatiale au fil du temps ou, enfin, leur insertion territoriale et environnementale. La deuxième partie, quant à elle, débute par un nécessaire chapitre méthodologique consacré aux critères et procédés utilisés pour l'élaboration de l'atlas, et de ses fiches descriptives. Viennent ensuite cinq chapitres où sont groupés, par « périmètres » géographiques, la centaine d'*igudar* inventoriés.

Les indéniables apports de la première partie tiennent d'abord à l'importance, et à la représentativité en termes statistiques, de l'échantillon dont les données ont été tirées. Il est vrai que les auteurs insistent à maintes reprises sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un travail complet et que leur approche privilégie le diagnostic, la sensibilisation et l'identification des efforts à fournir pour garantir la conservation et la récupération de ce patrimoine exceptionnel, mais c'est précisément cette surabondance d'information, et l'énorme potentiel d'exploitation qu'elle recèle, qui laissent le lecteur un peu sur sa faim. Surtout en ce qui concerne l'anthropologie et l'histoire de ces *igudar*, domaines qui, force est de le constater, ne sont pas sans avoir connu d'autres projets de recherches ces dernières années (par exemple : Naji, 2006 ; Delaigue et *al.*, 2011). Il ne faut pas penser, néanmoins, que cet ouvrage n'accorde pas une large place à ces deux disciplines, parfois avec d'importantes contributions. En voici pour preuve la datation par le carbone 14 d'un échantillon de bois prélevé dans l'*agadir* d'Ajarif, le premier âge radiométrique obtenu, à ma connaissance, pour un grenier fortifié marocain. D'après cette analyse, ce bois pourrait remonter à une fourchette chronologique comprise entre 1177 et 1299 en années calendaires (à un intervalle de confiance de $2\sigma = 95\%$ de probabilités pour que la datation soit fiable).

Dans le dossier de l'origine et l'ancienneté des *igudar*, toujours à la recherche de données suffisamment robustes, cette datation est, on s'en doute, d'un intérêt exceptionnel. Mais le problème c'est que, contrairement à ce que les auteurs en disent, l'âge de ce bois n'est pas forcément un *terminus ante quem*, c'est-à-dire qu'il fixe un seuil chronologique « avant lequel » l'*agadir* aurait été construit. Car rien ne prouve, en revanche, que la date soit effectivement postérieure ou largement contemporaine du moment même de la construction de cet important grenier, dont il faut rappeler que le *lluh* a servi de modèle aux « chartes » coutumières de plusieurs *igudar* de la région.

La présence de ce bois pourrait être aussi le résultat de la récupération et la réutilisation d'un matériau préexistant, pratiques fréquentes dans un environnement où le bois est extrêmement rare et très prisé. Dans ces conditions, la datation par le radiocarbone fournirait, bien au contraire, un *terminus post quem* et l'édification, ou la réfection, du grenier d'Ajarif pourrait être plus récente et conforter, par conséquent, la date de 1344 à laquelle permet de remonter la documentation écrite conservée. Malheureusement, et faute d'observations de terrain plus fines, et de contextes archéologiques précis, il est impossible de trancher pour le moment. Mais, comme la présente monographie le rapporte à juste titre, il ne faut pas oublier que cette même chronologie, la moitié du XIV^{ème} siècle, coïncide avec la date la plus ancienne susceptible d'être établie, à partir des documents provenant d'une vingtaine d'*igudar* des Hillala, pour le fonctionnement des greniers fortifiés marocains.

Quoiqu'il en soit, et à mon avis, les apports les plus estimables de la première partie concernent tant l'analyse spatiale et environnementale des greniers, notamment pour ce qui est de l'hydraulique et de la construction des paysages agricoles, que l'étude du processus de « patrimonialisation », et de valorisation par l'intermédiaire du « tourisme culturel », dont ils ont été l'objet. C'est ici que les auteurs, géographes spécialisés en développement rural, effectuent une contribution réellement originale et utile sur le plan de la dimension appliquée de la recherche sur les *igudar* qu'ils privilégient dans leur approche.

La deuxième partie, l'Atlas illustré, constitue pratiquement les deux tiers de l'ouvrage. Volet fondamental de cette publication, il se présente comme l'outil essentiel pour atteindre les objectifs avoués de ce projet de recensement des greniers fortifiés de l'Anti-Atlas occidental : diagnostic, sensibilisation et aide à la planification.

Il est certes toujours possible de discuter des méthodes utilisées ou des critères choisis pour l'élaboration des fiches de l'inventaire dont l'iconographie occupe, comme l'intitulé du livre l'annonce, une large place : photos « historiques » en noir et blanc, photos « conventionnelles » en couleurs, photos aériennes obliques, croquis et plans des bâtiments complétés par une imagerie satellitaire normalisée à haute (ou très haute) résolution qui permet d'effectuer d'utiles comparaisons quant à leur taille ou à leur typologie, cartes de localisation et d'accès... Et il est aussi compréhensible qu'il existe quelques lacunes, ou même plusieurs erreurs manifestes, dans un catalogue qui comporte une centaine de fiches et dont les enquêtes sur le terrain nécessaires pour son élaboration n'ont pris, d'après le témoignage des auteurs eux-mêmes, que deux mois de travail. Mais il est clair que cet atlas sera désormais un document irremplaçable aussi bien pour la connaissance de l'état actuel de cet extraordinaire patrimoine construit que pour toute stratégie, émanant de la société civile ou des instances officielles, visant à sa récupération, interprétation et présentation.

Avec ce beau livre, nous avons affaire, en somme, à une publication de référence dans le domaine. Il faudra bien sûr la compléter par des nouvelles enquêtes destinées non seulement à élargir son cadre géographique, pour embrasser l'Anti-Atlas central, le Jbel Siroua ou le Haut-Atlas central, mais aussi à multiplier ses perspectives disciplinaires. Car, compte tenu de la nature des sources qui permettent de l'aborder, la recherche sur cette formidable matérialisation de l'identité collective berbère ne peut être qu'authentiquement transdisciplinaire et coopérative. Elle doit nécessairement convoquer, de ce fait, des équipes « indisciplinées » composées pêle-mêle de géographes et d'architectes, d'anthropologues et d'archéologues, d'historiens et de paléographes, de berbérissants, d'arabisants et d'hébraisants...

Un grand pas en avant est sans doute déjà franchi avec cette très estimable monographie. Mais le chemin qui, surplombant la sombre falaise du temps, serpente jusqu'aux mémoires et aux oublis des *igudar* et des *igherman* marocains est, comme souvent les sentiers qui y mènent, raide et long...

Jorge ONRUBIA-PINTADO
Université de Ciudad Real (Espagne)

Références Bibliographiques

DELAIGUE, M.-Ch., J. ONRUBIA PINTADO, Y. BOKBOT et A. AMARIR (2011), « Une technique d'engrangement, un symbole perché. Le grenier fortifié nord-africain », *Techniques & Culture*, 57, p.182-201.

NAJI, S. (2006), *Greniers collectifs de l'Atlas. Patrimoines du Sud marocain*, Édisud/La Croisée des Chemins, Aix-en-Provence/Casablanca.

POPP, H. et A. KASSAH, (2010), *Les ksour du Sud tunisien. Atlas illustré d'un patrimoine culturel*, Naturwissenschaftliche Gesellschaft Bayreuth, Bayreuth.

BOOK REVIEW- MANUEL DE CONJUGAISON AMAZIGHE (oΛHΞO | oOII+Ξ | tEo*ΞYH)*

*Manuel de Conjugaison Amazighe (oΛHΞO | oOII+Ξ | tEo*ΞYH)*, co-authored by R. Laabdelaoui, A. Boumalk, E. M. Iazzi, H. Souifi, and K. Ansar (with the collaboration of F. Boukhris)¹, Rabat, Publications of IRCAM, 2012, 492 pages.

1. Manuel de Conjugaison Amazighe: Design

In their four-page foreword (p.7-10), Laabdelaoui et al. (henceforth L et al.) provide background information about *Manuel de Conjugaison Amazighe (oΛHΞO | oOII+Ξ | tEo*ΞYH)* (henceforth M). Adopting a ‘global’ approach covering all documented dialects as well as newly created verbs, say L et al., M is a reference book that describes the conjugation of both simple and derived verbs. With its representative inventory of 3584 verbs, almost one third of the initial list collated from (un)published works on verb morphology, M is meant to (i) assist teachers, pupils, students and any learner of Amazigh in teaching/learning conjugation, (ii) serve as a resource for pedagogists and didacticians, and (iii) provide subject matter for linguists in terms of (ir)regularity, derivation, evolution, diachrony, comparison, etc. M is organized into three parts, a foreword, an introduction, and conjugation tables; it contains, in addition, a tripartite appendix consisting of bi/trilingual glossaries.

The verbs are divided into 30 classes, each represented by an archetypal verb, the choice of which is guided by (i) the degree of frequency, geographical span, and cross-dialectal morphological regularity and (ii) the processes involved in its preterite/ intensive aorist morphology. L et al. point out that an additional class, 31, is discarded, being a heterogeneous class that contains ‘minor’ verbs.² The appendices make easier the use of M: Once the users of M spot a verb in Amazigh, Arabic or French, they are directed by the integer (1 to 30) following the verb to the conjugation archetype, which in turn is given as a conjugation table in the appropriate part of M. L et al. finally draw attention to the variation characterizing verb morphology. Most importantly, the intensive aorist of some trilaterals is

* While writing this review, we benefited from discussions and comments from R. Laabdelaoui and H. Latif. The usual disclaimer applies.

¹ Most of the authors of M are current members of ‘UER- Grammaire’ of the ‘Centre de l’Aménagement Linguistique’/IRCAM. M is the 5th publication of the series ‘Manuels’ published by IRCAM.

² L et al. do not provide the list of class 31 verbs (10 in all), but these are retrievable from the appendix: oO (ar, p.91), X (g, p.97), KKK (fukk, p.108), ZZo (qqar, p.127), CC+ (mmt, p.144), YHΞ (yli, p.165), OY*Y (syujj), OOoEΞ (ssaḡu, p.184), OOIXΞH (ssngil, p.191) and WJ (wǧ, p.210). L et al. remain silent about how these verbs are to be conjugated, or what classification problems they pose.

obtained through geminating the second radical or prefixing [tt-]. Also, verb-initial [b, f, m] are realized as [a] in some intensive aorist forms. In the aorist, the authors point out the neutralization of the aorist verb-final [u/a] variation (bḍu/bḍa). Alternate forms are given in appendices between brackets.

The second part of M is a thirteen-page long synopsis of Amazigh verb morphology (p.11-23), referred to as ‘introduction’ (p.8-9) but entitled ‘verb morphology’ in its due place in M. L et al. organize their introduction into an opening paragraph describing the dichotomy simple/ derived verbs, listing the four verb themes of Amazigh, person indices and the pre-verbal particles, and explaining the internal constituency of verbs. Then L et al. elaborate on verb types (monoliterals, biliterals, triliterals, and quadriliterals), bound personal pronouns (“*désinences verbales*”), verb themes (aorist, preterite, negative preterite, intensive aorist, and imperative) and preverbal particles. Illustrative and recapitulative tables are provided.

The conjugation tables span 60 pages (p. 26-85). L et al. consistently adopt the same layout for the entire set of 30 types. Every type (henceforth T) is given on two pages, each displaying three tables. On the even-numbered page are given the aorist, preterite, and negative preterite stems, while the odd-numbered page contains the intensive aorist, the simple imperative, and the intensive imperative. Each T is illustrated by one verb, written in Tifinaghe-Ircam at the top of the even-numbered page (e.g. Type 1: ⵓⵏⵓ (p.26)). No gloss is provided. The grammatical terms used are immediately followed by their Amazigh counterpart, e.g. aorist (ⵓⵏⵓ), person (ⵓⵏⵓ), singular (ⵓⵏⵓ), etc... Conjugations are given in three-row by four- column tables, except for the imperative, given in three-by-three tables. In the three-by-four tables, each verb is conjugated into three persons, coupled by singular/plural and masculine/feminine distinctions, yielding 12 exponents of each verb. In imperative tables, each verb has five exponents, one per person/gender distinction, except for the masculine plural, for which L et al. provide two exponents. To enhance the layout, L et al. add light blue shading to the first column and row of each table and indicate in dark blue bound personal pronouns accompanying each exponent.

Appendices, which L et al. aptly qualify as representing the bulk of the book, are organized alphabetically, depending on entry type (Amazigh, French, or Arabic). There are three appendices: (i) Amazigh-French-Arabic, (ii) French-Amazigh and (iii) Arabic-Amazigh. Each glossary contains an integer with each and every verb, referring to verb T, and by the same token the conjugation table, which makes M quite user-friendly. Finally, in their bibliography, L et al. provide a list of sources whence the data has been collated as well as a few references that deal with the morphology of Amazigh. There are additional references in footnotes 2 and 3 (p.8).

To sum up, with its practical spirit and data orientation, M has a very thoughtful design, wide-ranging verb coverage and commendable user-friendliness; accordingly, users will find it a very practical and quite valuable reference on

Amazigh conjugation. M is also a very timely publication, definitely filling a gap in the literature. This is all the more so at a time when Amazigh is being standardized and diffused through mass-media and education. Those in need of teaching or reference materials to design class materials will find M a very easily exploitable and quite useful reference.

One aspect of M that we cannot trenchantly say anything about presently, but which remains crucial, is its value as a pedagogical tool. Only time can elucidate this aspect, which depends on the extent to which M satisfies the needs of the audience it is intended for. Nonetheless, various technical aspects of M could have been enhanced. In the remainder of this review, we will point out the feasibility of enhancing the readability of M, as well as its self-containment as a morphology text. However, the jury is still out on variation and normalization (and the related outreach challenge), pre-theoretical neutrality regarding the linguistic background of M, and the issue of inclusiveness, class homogeneity and choice of archetype.

2. For a more enhanced readability of M

Three measures would definitely enhance readability and information retrieval in M. First, organizing the morphology background into more discernible sections also listed in the table of contents can assist users (e.g. teachers and learners/students) in locating the information in a work like M. With no section numbering and no details of the organization in the table of contents, the facts presented in M are not easy to read through. Also, in the appendices, imposing page breaks or intercalating letters between the sets of data organized alphabetically will definitely make more optimal the reading and exploitation of M.

Second, in both the conjugation tables and the appendices, verbs are provided in Tifinaghe-Ircam, making it quite difficult for readers not conversant with this script to read efficiently through the data.³ Recall that M is also meant for linguists, as pointed out by L et al. in the foreword. Writing in IRCAM-Latin characters or providing IPA transcriptions immediately after the verb could help tremendously in the task of seeking information. Technically, things standing as they are, any linguist interested in the data in M has to virtually learn Tifinaghe-Ircam in order to be able to use M, which reduces the targeted audience, at best.

The third comment is related to the details of the data. The assumption behind M is that once a user locates a verb, the integer in front of it will direct them to the relevant conjugation table. However, the risk is that the details of the conjugation are not completely retrievable from the conjugation tables themselves (see some

³ Using Tifinaghe-Ircam in publications will indubitably help diffuse the script, which has been officialized for almost a decade now. Although this is a crucial step in the standardization process of Amazigh, using Tifinaghe-Ircam solely in M defeats one of the goals of L et al. Mind that the list of Tifinaghe-Ircam letters with their Arabic and/or Latin correspondents is also missing.

missing facets discussed in 5.2 below). This inconvenience is coupled with the sheer heterogeneity of some classes. Note that since the verbs have been collated from various sources, even a user who is familiar with one of the varieties of Amazigh might find it at times confusing to decide on some verb conjugations. The task of the designers of M then becomes formidable, as they have to check and cross check each and every verb conjugation, a burden that could have been alleviated if, in a way, the details on the conjugation of each verb had been included in the appendices. This move would have made the book much longer, on the other hand.

3. Variation and normalization: A challenging mix

L et al. have indubitably faced the gargantuan task of collating data from different sources (10305 verbs in all), checking and cross-checking it for various types of inconsistencies. Difficulty accrues as L et al. face the very ambitious and the inherently conflicting task of doing both pre-required corpus planning and ensuing diffusion. Worthwhile as it may be, the endeavor is not without compromising the essential goal of M.

Clearly, the writing of M is most probably one step ahead in the process of standardizing Amazigh morphology, although L et al. are quite silent about this aspect. The declared, forthright goal is one of diffusion, enhanced diffusion we would say, through the medium of instruction. However, no diffusion (language acquisition planning) takes place without prior normalization (corpus planning). Clearly, these two tasks go beyond the scope of one endeavor, as is the case of M. In M, there is indeed a significant amount of variation left over, especially at the level of the lexical items included. A conspicuous case is that of ‘quality’ verbs, which happen to belong to T8, but which are listed in doublets appearing on different pages: ⵜⵉⵙⵉⵙⵉⵏ [sfsis] (p.172), ⵜⵉⵙⵉⵙⵉⵏ [smlul] (p.178), and ⵜⵉⵙⵉⵙⵉⵏ [sslwiɣ] (p.190) as opposed to ⵜⵉⵙⵉⵙⵉⵏ [ssifsus], ⵜⵉⵙⵉⵙⵉⵏ [ssimlul] and ⵜⵉⵙⵉⵙⵉⵏ [ssilg^wiy] (p.188-9).

Closely related to corpus planning is morphological variation. In this respect, L et al. claim that variation has generally been taken care of (“d’une façon générale, le présent manuel accorde aux faits de variation toute la place qu’ils méritent...” (p.10)), referring to the example of negative stems (p. 11). Footnote 5 (p.11) further comments that Central Rif, Eastern Rif and Figuig varieties of Amazigh have in addition to the four stems a fifth one, the negative intensive aorist. Nonetheless, no mention is made of the absence of negative verb morphology altogether in some Tashlhit varieties, reducing verb stems to three only.⁴ Another overlooked case is related to morphological gemination, a process

⁴ In this connection, see Elmoutassir (1989) and Derkaoui (1986); but see in particular Bensoukas (2006a, 2007, 2009, 2010b), in which issues of standardization are addressed, together with synchronic and diachronic variation.

presented by L et al. as forming the intensive aorist of triliteral verbs by doubling the second consonant (p.20). Tashlhit provides once more an exception: gemination can affect either the initial or medial consonant of trilaterals in a quite predictable fashion.⁵

4. Linguistic background of Manuel de conjugaison

4.1 Pre-theoretical neutrality

In an enterprise such as designing M, a certain amount of pre-theoretical, and as far as possible neutral, descriptive work is generally a prerequisite. The authors should be careful enough to meet the disparate requirements of (i) including as much background information as necessary for the optimization of the use of the book (ii) and not encumbering the readers with irrelevant conceptual and theoretical detail.

The presentation of verb morphology (“Morphologie du verbe” p.11-23) in M is meant content-wise to provide readers/users of M with a general background that makes easier and more efficient the reading of the book. Nevertheless, it is not clear how all the background information provided serves this purpose, if it does at all. For example, L et al. (p. 13) list and exemplify a number of verb types using the terms ‘monoliteral’, ‘biliteral’, ‘triliteral’, and ‘quadriliteral’. To start with, such terms play no role in M. More importantly, the morphological sketch is based on the assumptions of only one of the schools of Amazigh linguistics (that espousing European functionalism), which at best impairs the pre-theoretical neutrality that a work such as M is supposed to assume initially, and at worst overlooks details covered in other works (see Bensoukas (2006c) for an overview) that would have made M a more fathomable work.

Finally, what we judge to be more worrying is that the space devoted to the general background information could have been used also to provide more relevant morphological and morpho-phonological information that would help with the overall understanding of the verb morphology of Amazigh, more specifically conjugation which is the focal interest of M. We turn to issues related to this latter remark immediately.

⁵ This aspect of the verb morphology of Tashlhit is in fact quite complex from a descriptive viewpoint. For details, see Dell and Elmedlaoui (1991), Jebbour (1996), Bensoukas (2001) and Lahrouchi (2010) among others. Note that in the same place in M, L et al. comment on the phonology of some geminates and the alternations they are subject to phonetically, as in rḍl/ṛṭṭl, rwl/rgg^wl and yr/qqar.

4.2 More on morphology and morphophonology

The aim of this section is to show how M could have benefited from a more comprehensive overview of the morphology and morphophonology of Amazigh. We are not digging into the morphosyntax here, although it may prove to be an interesting path to follow as well.

We start with morphological information. Negative preterite verb morphology is presented in a very short paragraph (p.18) and illustrative table (p.19). If compared to the space devoted to the preterite (p.15-18) or the intensive aorist (p.19-21), the space devoted to negative verb morphology is scanty, to say the least. A more troublesome aspect is related to the totally inaccurate presentation of negative verb morphology, which L et al. reduce to epenthesizing the vowel [i] (pre-)finally or replacing a final [a] with [i] (“L’opposition entre le thème positif et le thème négatif est marquée par l’insertion de la voyelle ξ soit, devant soit, après la consonne finale du radical soit, par l’alternance \circ/ξ à la finale.” (L et al., 18)) A quick look at the negative forms of some archetypes belies this statement, revealing that negative morphology is either not clearly marked on the verb (T3 (sni, p.30), T17 (qqim, p.58), and T18 (sdid, p.60)) or is totally absent in these archetypes (T8 (smsasa, p.40), T16 (fssus, p.56), T19 (ssiwq, p.62) and T25 (gzz, p.74)). 7 archetypes out of the 30 listed correspond to 23.3%, and, to our mind, such a ratio is not insignificant.

From a morphophonological perspective, one issue M raises is the weight given to some phonological/ morpho-phonological processes involved. First, inconsistently, some processes are presented in footnotes and/or in the text, which would suggest that those in the text have more importance. Glide formation is a case in point, as in the vowel [i] of the participial form {i+...+n} changing to [j] in vowel-initial verb bases (p.14). Processes mentioned in footnotes (fn.) include assimilation ([ad] and following [t] assimilation, e.g. /ad tisinm/ → [attisinm] (p.14; fn. 13)) and singleton/geminate alteration (e.g. [d]→[t̥t̥], [y]→[qq], and [w]→[gg^w] (p.20; fn. 17). Also, there is an instance in which the same process is mentioned once in the footnote and another in the text. This is the case of the glide formation process mentioned earlier and a similar one (3p. sg. masc. {i+} is realized as [j] when the verb is vowel initial (p.13; fn. 8)). A similar alternation is reported regarding [u/w] in ssftu ‘dictate’ ssftaw (p. 21).

Another issue is the absence of comment when presenting a process. L et al. (p.21) illustrate a vowel insertion process occurring in the intensive aorist form. Missing is a note that most, if not all, the verbs undergoing this process start with {s(s)+} (or one of its variants through place/voicing assimilation), which corresponds to the fact that these verbs are mostly derived causative verbs (this type of verbs spans 30 pages in the first appendix to M). Also overlooked is the assimilation process operating in causative verb formation, a very salient, complex morpho-phonological process involving at the same time voicing and place and applying in both contact and distant situations (see for example Elmedlaoui, 1992/1995 and

Bensoukas, 2004a). Finally, the morpho-phonology of causatives has a bearing on a related process. Intensive aorist [tt-] is not compatible with causative {s(s)+}, but compatible with other [s]'s, which leaves unclear why no [tt-] is realized with some s-initial verbs while it shows up in others (T21 sll/ttslla 'listen' (p.66)).⁶

More serious is the absence of presentation of processes taking place and which make possible a better understanding of the workings of the morphology. The processes not mentioned in M are delabialization, degemination, and vowel copying, which have varying degrees of importance. First, delabialization is illustrated by the items ad agg^wy/uggiy (I will look/I looked (p.15)), in which the sound gg^w is delabialized. This aspect of the morpho-phonology of Amazigh has ramifications elsewhere in the language (see Jebbour, 1985; Elmedlaoui, 1992/1995; Selkirk, 1993; Bensoukas, 2006b among others). Second, degemination is not a simple process in the morphophonology of Amazigh (see Jebbour, 1996; Bensoukas, 2001, 2010a). Examples in M are T5 (ddukkl/ttdukkul 'befriend' (p.35)) and T28 (ggall/ttgalla 'swear' (p.80)), in which the initial geminate of the root is degeminated when the intensive aorist form has the allomorph [tt-] attached. Degemination involves more complexity not given due attention in M: The process may apply or fail to apply; the latter option is illustrated by T9 zzu/ttzzu 'plant; chase' (p.42) and T17 qqim/ttqqim 'sit; remain' (p.58). Another process is vowel copying (see for example Basset, 1929; Bensoukas, 2001, 2004b). We first encounter it in the introduction to M (fulki/ttfulkuj 'be handsome' (p.19)) and siggl/siggil 'look for' (p.21)), and it appears even on some of the archetypes in M (T5 ddukkl/ttdukkul 'befriend' (p.34)); T7 sduqqr/sduqqur 'knock' (p.38); T10 ssisn/ssisin 'dip (in sauce)' (p.44)).

It is our opinion that, for the verb conjugations presented in M to fully make sense, a purely inflectional and derivational approach to the endeavor leaves quite a few questions unanswered and will probably force the users of M, especially teachers and material designers, to seek the missing information elsewhere, which jeopardizes the self-sufficiency of a reference book such as M. We therefore conclude that such background information is missing and that M would be a more useful reference book had such information been (i) sought in works on Amazigh morpho(phono)logy other than the ones used as basic references in M, (ii) checked for thoroughness with respect to all the conjugations in M, (iii) didacticized for simpler access by the prospective users, and (iv) provided in the background information section.

⁶ Bensoukas (to appear) analyzes this very process as a case of morphological haplology, consisting of a dissimilation process affecting one of two identical morphemes in sequence. In this case, haplology favors the causative affix over the intensive aorist one.

5. Inclusiveness, class homogeneity and choice of archetype

L et al. state that the criteria for classification are morphological, more specifically inflectional. Prototypical verbs are defined in terms of their morphology in the aorist, preterite, aorist intensive, etc. Derivational morphology, as a dividing line, has been discarded so that derived verbs are put in the same pool as the simple ones. Although passive verbs are marked for the inflectional category of voice, they are also listed along with the derived verbs. Very common as this practice may be in the literature on Amazigh, we believe that a note is in order to explain this choice.

Two related decisions ensue from the difference in the morphology of Amazigh between simple and derived verbs. The first decision relates to including in the pool of verbs in M derived verbs, namely causatives, reciprocals/reflexives and passives. This resulted in a lack of balance regarding the number of items listed under each letter. Those under s, most of which are causative verbs, span around 30 pages, those under m, most of which are reflexive/reciprocal verbs, span 18 pages, and those under t, mostly passives, span 8 pages. These figures add up to 56 pages out of 127- a ratio of 44.09%. Consequently, including derived verbs makes a few verb classes in M unusually crowded.

The second decision relates to lumping vs. splitting simple and derived verbs, which in M is to lump simple and derived verbs. The first remark is that this move unnaturally suggests that the morphology of derived verbs and that of simple verbs is the same. More perspicuously, the number of verb Ts increases. Take, for example, T7 (⊙Λ%ZZ⊙ [sduqqr], p.38) and T10 (⊙⊙ξ⊙⊙ [ssisn], p.44), which pattern in exactly the same way except in the intensive form, in which case the forms become ⊙Λ%ZZ%⊙ [sduqqr] and ⊙⊙ξ⊙ξ⊙ [ssisin], respectively. The difference between the two archetypes resides in whether the prefinal vowel is [i] or [u], which itself depends on copying the quality of the vowel in the aorist. This is a morphophonological, rather than a purely inflectional, difference, which shows that the morpho-phonology, which is not taken into consideration in deciding on archetypal verbs, does seem to be quite important after all.

Quite similar remarks can be made with respect to including a special class of verbs, that of quality verbs. In M, two classes are recognizably quality verbs, T16 (⊙⊙%⊙ [fsus], p.56) and T18 (ξ⊙ΛξΛ [isdid], p.60). This move also remains problematic. Quality verbs have a special, distinguishing type of morphology and, as such, do not easily pattern with 'normal' verbs. In fact, they present a set of morphological/ morphophonological alternations that can be quite complex. In addition to the initial vowel in the aorist that deletes in the preterite, these verbs can show consonant and vowel alternations, as in the Tashlhit verbs isgin/ssgan 'be(come) dark', iwriy/wryy 'be(come) yellow'. If these were taken into consideration, more verb types would have been needed to accommodate them. The latter point raises once more the issue of prior corpus planning, and it seems that the morphological variation quality verbs show has not been addressed in M.

We would like to finish by pointing out another issue that has not been quite addressed or clarified by L et al., the criteria for the choice of the archetype. As we have shown earlier, class membership is fundamentally based on inflectional morphology. Now, the larger the class, the more heterogeneous it is. The choice of the archetype then becomes problematic, especially if it is meant as a mnemonic device to help remember the verbs belonging to the class. The question that needs to be addressed is how is the archetype chosen, and to what extent is it representative of the class as a whole? In this connection, it is not clear what difference there is between T1 ⵔⵔⵔ [rms] (p. 26) and T6 ⵎⵔⵎⵔ [frfr] (p.36). As far as we can tell, both types are apparently the same as far as the conjugation tables are concerned.

Karim Bensoukas

CLEMS Laboratory, FLHS, UM5-Agdal

Rabat

References

- Basset, A. (1929), *La Langue Berbère. Morphologie. Le Verbe- Etude de Thèmes*, Paris, Leroux.
- Bensoukas, K. (2001), *Stem Forms in the Nontemplatic Morphology of Berber*, Doctorat d'État thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Bensoukas, K. (2004a), « Markedness, Faithfulness and Consonant Place in Tashlhit Roots and Affixes », *Langues et Littératures*, n°18, p.115-153.
- Bensoukas, K. (2004b), « On the Unity of the Morphology of Moroccan Amazighe: Aspects of the Imperfective Form of the Verb », In Ameur M. and A. Boumalk (eds.) *Standardisation de l'Amazighe*, Rabat, IRCAM Publications. p. 198-224.
- Bensoukas, K. (2006a), *La Morphologie verbale de l'Amazighe: Étude Comparative de Cinq Parlers de la Variante Tachelhit*, Contractual Project Report submitted to IRCAM, Rabat, November 30, 2006.
- Bensoukas, K. (2006b), « The Emergence of the Unmarked in Tashlhit Round Velar Dissimilation », In Allati, A. (ed.) *La Linguistique Amazighe: Les Nouveaux Horizons*, Tétouan, Publications of the Faculty of Letters Tétouan. p. 76-118.
- Bensoukas, K. (2006c), « Amazighe Morphology Studies: Assessment and Recommendations », In Ameur, M. and A. Boumalk (eds.), *Structures Morphologiques de l'Amazighe*, Rabat, IRCAM Publications. p.18-38.
- Bensoukas, K. (2007), « Quelques Réflexions sur la Standardisation des Thèmes Verbaux en Amazighe », In Ennaji, M. (ed.), *La Culture Amazighe et le Développement Humain*, Fès, Revue L & L. p. 75-87.

- Bensoukas, K. (2009), « The Loss of Negative Verb Morphology in Tashlhit: A Variation Approach », In *Asinag*, n° 2, p. 89-110.
- Bensoukas, K. (2010a), « Degemination as Identity Avoidance: Tashlhit Intensive Verb Forms », ms. FLHS, UM5-Agdal, Rabat.
- Bensoukas, K. (2010b), « The morphology and syntax of negation in Amazigh: Synchronic variation and diachronic change », To appear in Boumalk, A. and R. Laabdelaoui (eds.), *Faits de Syntaxe*, Rabat, IRCAM Publications.
- Bensoukas, K. (2012), « Morphological Haplology in Amazigh », *Asinag*, n° 7, p. 151-171.
- Dell, F. and M. Elmedlaoui (1991), “Clitic Ordering, Morphology and Phonology in the Verbal Complex of Imdlawn Tashlhiyt Berber (Part II),” *LOAPL*, n° 3, p. 77-104.
- Derkaoui, C. (1986), *Etude du Verbe et de ses Modalités dans le Parler Tachelhit*, Thèse de 3^{ème} cycle, Université Paris V.
- Elmedlaoui, M. (1992/1995), *Aspects des Représentations Phonologiques dans Certaines Langues Chamito-Sémitiques*, Doctorat d’Etat thesis, MV University, FLHS, Rabat/ Rabat, Publications of the Faculty of Letters and Human Sciences.
- El Mountassir, A. (1989), *Lexique du Verbe en Tachelhit (Parler d’Inezgane-Maroc)*, Thèse de Doctorat, Université Paris V.
- Jebbour, A. (1985), *La Labiovélarisation en Berbère- Dialecte Tachelhit- (Parler de Tiznit)*. C.E.U.S memoir, MV University, FLHS, Rabat.
- Jebbour, A. (1996), *Morphologie et Contraintes Prosodiques en Berbère (Tachelhit de Tiznit)- Analyse Linguistique et Traitement Automatique*, Doctorat d’Etat thesis, MV University, FLHS, Rabat.
- Lahrouchi, M. (2010), « On the Internal Structure of Tashlhiyt Berber Triconsonantal Roots », *Linguistic Inquiry*, n° 41, p. 255-285.
- Selkirk, E. (1993), « [Labial] Relations », Ms. University of Massachusetts, Amherst.

Résumés de thèses

Sghir, Mustapha, (2014), *Essai de confection d'un dictionnaire monolingue amazighe : méthodologie et application, Parler de la vallée du Dadès (Sud-Est du Maroc)*, Thèse de Doctorat, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Saïs-Fès, 450 pages.

Mots-clés : amazighe, lexicographie, lexicologie, sémantique, dictionnaire, dictionnairique.

Une simple observation du paysage lexicographique de la langue amazighe permet de constater la prédominance incontestable de la lexicographie bilingue. Dans ce sens, la présente étude se propose de contribuer à poser les premiers jalons d'une lexicographie monolingue amazighe *académique*. Elle est un essai d'élaboration d'une méthode de confection d'un dictionnaire monolingue amazighe en conformité avec les exigences de la dictionnairique. Elle tente de donner des réponses aux différents problèmes sur lesquels bute la lexicographie amazighe en général et monolingue en particulier ; soit au niveau de la macrostructure (classement des unités lexicales, détermination de l'unité lexicale à traiter...), soit au niveau de la microstructure (l'organisation de l'article, la typologie définitionnelle adéquate au génie de la langue amazighe, l'exemplification, le métalangage, la question de l'abréviation...).

Outre cette réflexion d'ordre théorique, une partie est consacrée essentiellement à l'application de la méthodologie préconisée dans la partie théorique. Ainsi, le travail s'est appuyé sur un corpus lexical qui a embrassé, plus ou moins, l'ensemble des champs lexicaux de la langue.

Pour mener à bien ce travail, la partie théorique et la partie application ont été traitées parallèlement. Cette méthode a permis d'avoir une vue critique et un feedback permanent sur l'ensemble du travail et, surtout, sur le point concernant la définition lexicographique.

Au terme de ce travail, une typologie définitionnelle adéquate avec les données logiques de la langue amazighe a pu être dressée. Des solutions ont été également avancées afin de pallier les carences de la métalangue. Concernant la nomenclature, il a été procédé à la détermination de la nature des mots susceptibles d'apparaître au niveau de la macrostructure. De même, la problématique du classement a été examinée en détail et le classement approprié pour le dictionnaire monolingue proposé. Face à l'inexistence d'une étude sérieuse sur l'abréviation en amazighe, une méthode d'abréviation qui demande, certes, à être approfondie a été aussi proposée.

Guide de rédaction de la revue ⵝⵓⵎⵎⵓⵏ-Asinag

Conditions générales

- Tout article proposé doit être original, accompagné d'une déclaration de l'auteur certifiant qu'il s'agit d'un texte inédit et non proposé à une autre publication.
- Le compte rendu de lecture doit avoir pour objet la lecture critique d'une publication récente (ouvrage, revue ou autres) en la situant dans l'ensemble des publications portant sur le thème concerné.
- Tout article publié dans la revue devient sa propriété. L'auteur s'engage à ne pas le publier ailleurs sans l'autorisation préalable du Directeur de la revue.
- Les textes non retenus ne sont pas retournés à leurs auteurs. Ceux-ci n'en seront pas avisés.

Présentation de l'article

- Une page de couverture fournira le titre de l'article, le nom, le prénom, l'institution, l'adresse, le numéro de téléphone, le numéro de fax et l'adresse électronique de l'auteur. Seuls le titre de l'article, le nom et le prénom de l'auteur et le nom de son institution doivent figurer en tête de la première page du corps de l'article.
- Les articles seront envoyés par courrier électronique sous forme de fichier attaché en format Word ou RTF (Rich Text Format) à l'adresse suivante : « *asinag@ircam.ma* ».
- L'article ne dépassera pas 15 pages (Bibliographie et moyens d'illustration compris).
- Le texte sera rédigé en police **Times**, taille 12, interligne **1**, sur des pages de format (17*24). Le texte en tifinaghe doit être saisi en police **Tifinaghe-ircam Unicode**, taille 12, téléchargeable sur le site Web de l'IRCAM « <http://www.ircam.ma/lipolicesu.asp> ». Pour la transcription de l'amazighe en caractères latins, utiliser une police Unicode (**Gentium**, par exemple).
- Le titre est d'environ 10 mots et peut être suivi d'un sous-titre explicatif. Il sera rédigé en gras, de police Times et de taille 14.
- Le résumé des articles ne dépassera pas 10 lignes.

Moyens d'illustration

- Les tableaux sont appelés dans le texte et numérotés par ordre d'appel (chiffres romains). La légende figurera en haut des tableaux.
- Les figures et les images sont appelées dans le texte et numérotées par l'ordre d'appel en chiffres arabes. La légende sera donnée en dessous des figures.

Références bibliographiques et webographiques

- Les références bibliographiques ne sont pas citées en entier dans le corps du texte, ni dans les notes. Sont seulement indiqués, dans le corps du texte et entre parenthèses, le nom de/des auteurs suivi de la date de publication du texte auquel on se réfère et, le cas échéant, le(s) numéro(s) de la/des page(s) citée(s). Si les auteurs sont plus de deux, indiquer le nom du premier auteur, suivi de « et al. ».

Ex. : (Geertz, 2003) ; (Pommereau et Xavier, 1996) ; (Bertrand et *al.*, 1986) ; (Bouzidi, 2002 : 20).

Dans le cas de plusieurs publications d'un auteur parues la même année, les distinguer à l'aide de lettres de l'alphabet en suivant l'ordre alphabétique (1997a, 1997b, etc.).

Ex. : (Khair-Eddine, 2006a) ; (Khair-Eddine, 2006b).

Lorsque plusieurs éditions d'une même référence sont utilisées, on signalera la première édition entre crochets à la fin de la référence dans la liste bibliographique.

- Les références bibliographiques complètes, classées par ordre alphabétique des auteurs, sont fournies à la fin de l'article (sans saut de page).

✓ Les titres des ouvrages sont présentés en italique.

Les références aux **ouvrages** comportent dans l'ordre : le nom de l'auteur et l'initiale de son prénom, l'année de parution entre parenthèses, suivie, s'il s'agit de l'éditeur, de la mention (éd.), le titre, le lieu d'édition, le nom de l'éditeur.

Toutes ces indications seront séparées par des virgules.

Ex. : Cadi, K. (1987), *Système verbal rifain, forme et sens*, Paris, SELAF.

✓ Les titres d'articles de revue, de chapitres d'ouvrages, etc. se placent entre guillemets.

Les références aux **articles de revue** comportent (dans l'ordre) : le nom et l'initiale du prénom de l'auteur, l'année d'édition, le titre de l'article entre guillemets, le titre de la revue en italique, le volume, le numéro et la pagination.

Toutes ces indications seront séparées par des virgules.

Ex. : Peyrières, C. (2005), « La recette de notre caractère », *Science & Vie Junior*, n° 195, p. 48-51.

✓ Les références aux **articles de presse** comportent seulement le titre entre guillemets, le nom du journal en italique, lieu d'édition, la date et le numéro de page.

Ex. : « Les premiers pas du supermarché virtuel », *l'Economiste*, Casablanca, 26 octobre 2007, p. 17.

✓ Les références aux **chapitres d'ouvrages collectifs** indiquent le nom et le prénom de l'auteur, le titre du chapitre, la référence à l'ouvrage entre crochets : [...].

✓ Les références aux **actes de colloques** ou **de séminaires** doivent comporter le nom et la date du colloque ou du séminaire.

Ex.: Boukous, A. (1989), « Les études de dialectologie berbère au Maroc », in *Langue et société au Maghreb. Bilan et perspectives*, Actes du colloque organisé par la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines-Rabat en octobre et décembre 1986, p. 119-134.

✓ Les références **aux thèses** : elles sont similaires aux références aux ouvrages, on ajoute l'indication qu'il s'agit d'une thèse, en précisant le régime (Doctorat d'Etat, Doctorat de 3^{ème} cycle...) et l'université.

Ex. : Hebbaz, B. (1979), *L'aspect en berbère tachelhiyt (Maroc)*, Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle, Université René Descartes, Paris V.

- Les références **webographiques** : il est nécessaire de mentionner l'URL (Uniform Resource Locator) et la date de la dernière consultation de la page web.

Ex. : http://fr.wikipedia.org/wiki/Langue_construite, octobre 2007.

Notes, citations et abréviations

- Dans le cas où des notes sont fournies, celles-ci sont en bas de page et non en fin d'article. Il faut adopter une numérotation suivie.
- Citations : les citations de moins de cinq lignes sont présentées entre guillemets « ... » dans le corps du texte. Pour les citations à l'intérieur des citations, utiliser des guillemets droits « ... "..." ... ». Les citations de plus de quatre lignes sont présentées sans guillemets, après une tabulation et avec un interligne simple.
- Toute modification d'une citation (omission, remplacement de mots ou de lettres, etc.) est signalée par des crochets [...].

Sous-titres : le texte peut être subdivisé par l'utilisation de sous-titres en caractères gras.

Italique : éviter de souligner les mots, utiliser plutôt des caractères en italique.

- Si l'auteur emploie des abréviations pour se référer à certains titres qui reviennent souvent dans l'article, il devra les expliciter dès leur premier usage.

Ex. : Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM).



REVUE *ⵝⵓⵍⵓⵛ* – Asinag Bulletin d'abonnement

Périodicité : 2 numéros par an

Bulletin à retourner à :

Institut Royal de la Culture Amazighe

Avenue Allal El fassi, Madinat al Irfane, Hay Riad. B.P. 2055 Rabat

Tél : (00212) 537 27 84 00 – Fax : (00212) 537 27-84-36

e-mail : abonnement@ircam.ma

Titre	*Maroc Prix /an	*Etranger Prix /an	Quantité	Total
<i>ⵝⵓⵍⵓⵛ</i> – Asinag	100 Dh	30 €		

*Les frais d'expédition sont inclus dans ces tarifs (Maroc et étranger)

Nom, prénom :

Etablissement :

Adresse :

Pays :

Code postal : Ville :

Tél. : Fax :

Je désire souscrire un abonnement à la Revue *ⵝⵓⵍⵓⵛ* – Asinag de :

1 an

2 ans

Mode de paiement :

Chèque bancaire à l'ordre de

Virement bancaire

Préciser les noms et adresse de l'abonné.

Banque.....N° de compte :

Date :

Signature



مجلة أسيناكس - ٥٠٤/٥٣

قسمة الاشتراك

تصدر هذه المجلة بمعدل عددين في السنة

ترسل قسمة الاشتراك بالبريد العادي الى العنوان التالي :

المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية

شارع علال الفاسي، مدينة العرفان، حي الرياض ص.ب. 2055 الرباط

الهاتف: 00 537 27 84 (00212) الفاكس: 36-84-27 537 (00212)

البريد الإلكتروني: abonnement@ircam.ma

العنوان	*المغرب الثلث / سنة	*باقي الدول الثلث / سنة	الكمية	المجموع
أسيناكس - ٥٠٤/٥٣	100 Dh	30 €		

* بما فيه مصاريف الإرسال (المغرب وباقي الدول)

الاسم و النسب:.....
المؤسسة : ..
العنوان :.....
البلد : ..
المدينة:.....: الرمز البريدي.....
الهاتف :: الفاكس.....

أريد الاشتراك في مجلة أسيناكس - ٥٠٤/٥٣ لمدة: سنة
 سنتين

طريقة الأداء:

شيك بنكي لفائدة.....
 التحويل البنكي
يجب تحديد اسم وعنوان المشترك.
المؤسسة البنكية.....رقم الحساب.....

التوقيع :

التاريخ :